

des LETTRÉS

marché

ASSOCIATION CIRCÉ 12 RUE PIERRE ET MARIE CURIE 75005 PARIS TÉL. 01 44 32 05 95 FAX 01 44 32 05 91

Poesie.Evous.fr

René Depestre Neptune Haïtien

par Bruno Doucey

JE SUIS NÉ à Jacmel en 1926. » C'est par cette phrase extraite de *Poète à Cuba* (1976) que René Depestre ouvre l'évocation d'une enfance haïtienne. En dépit de la disparition de son père en 1936, cette enfance est baignée par la douceur du golfe de Jacmel, les influences océanes, les fêtes religieuses, le carnaval et le vaudou. Son éducation et ses études, le jeune Depestre les doit à la machine Singer, force tutélaire qui permet à sa mère, modiste, d'élever seule ses cinq enfants :

*Sous nos toits son aiguille
Tendait des pièges fantastiques à la faim.
Son aiguille défiait la soif.
La machine Singer domptait des tigres.
La machine Singer charmaît des serpents.
Elle bravait paludismes et cyclones
Et cousait des feuilles à notre nudité.*
À dix-neuf ans, poussé par la venue d'André Breton en Haïti, l'adolescent rassemble ses premiers poèmes et se rend à l'Imprimerie nationale qui ne publiait que le journal du gouvernement. La réponse du directeur est de celles que l'on aimerait entendre plus souvent : « Apportez-moi cent cinquante dollars et je vous édite ». Le jeune poète lance une souscription, réunit la somme exigée et demande que la couverture du recueil imite le plus possible les livres des éditions Gallimard. En avril 1945 paraît *Étincelles*, recueil marqué par l'influence du poète noir américain Langston Hughes. Dès le texte liminaire, intitulé « Me voici », le poète se définit lui-même

comme « un animal marin de la poésie » qui sent gronder en lui « la colère des foules » et vibrer leur « rage de vivre ». Le succès de l'ouvrage est fulgurant. Avec quelques-uns de ses amis, le jeune homme fonde *La Ruche*, journal d'action poétique et politique qui se veut un brûlot

Un animal marin de la poésie

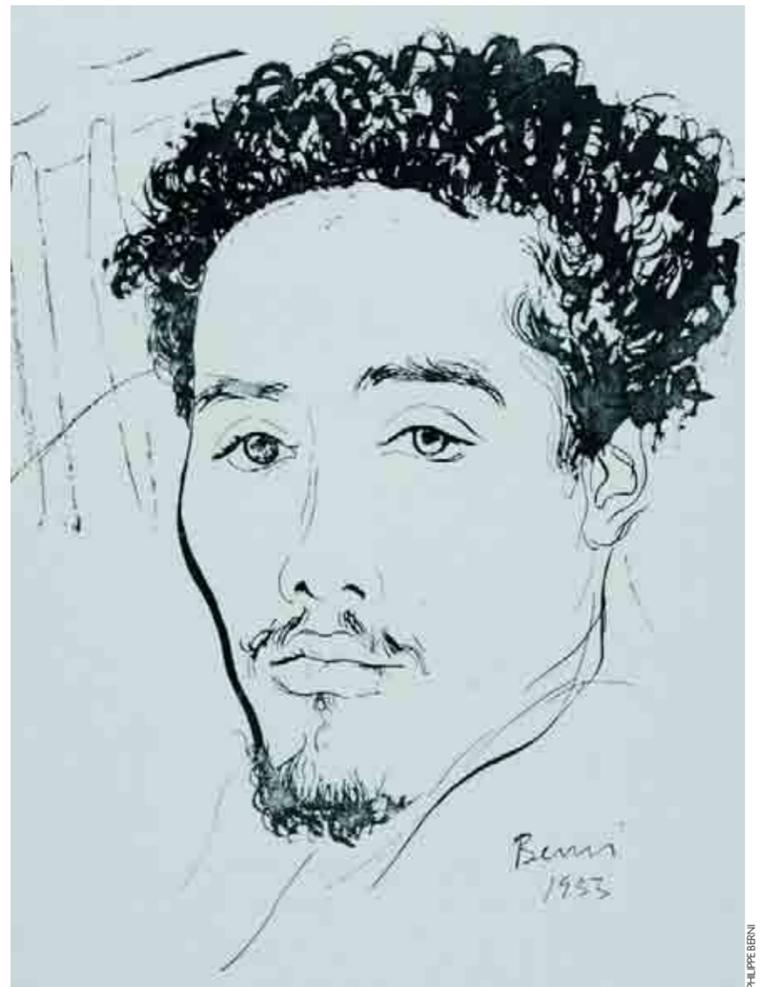
révolutionnaire. La suite prend corps dans le brasier des jours : *La Ruche* est interdite de publication, tandis qu'une grève de soutien éclate dans les milieux étudiants. Déjà la contestation se généralise, entraînant le départ du dictateur Elie Lescot. De la prison où il se trouve, René Depestre écrit un second recueil, *Gerbe de sang*, cri d'un être « qui a reçu le baptême du feu et qui prend congé, blessé, de l'adolescence... »

Été 1946 : le poète débarque à Paris, épris de liberté et boulimique de savoirs. Il y découvre les grandes bibliothèques, La Sorbonne, le climat d'effervescence intellectuelle qui anime la vie étudiante. Avec l'intuition fiévreuse d'un jeune exilé, il pressent et précède le mouvement des décolonisations, fréquente les poètes surréalistes et les chantres de la négritude qui se réunissent autour de *Présence africaine*. De son propre aveu, il devient un « métier à métisser » ses apprentissages de la vie, ses lectures et ses expériences érotiques. Au début des années 50, Pierre Seghers publie deux de ses recueils : *Végétations de clarté* (1951), préfacé par Aimé Césaire, et *Traduit du grand large* (1952).

Mais à l'heure où paraissent ces ouvrages, le poète est déjà loin : dès novembre 1950, le jeune contestataire est expulsé de France par décision ministérielle.

Début alors une longue errance à travers le monde : à Prague, où la jeune femme juive d'origine hongroise qu'il a épousée est accusée d'être un agent du Mossad israélien ; au Chili, où l'entraînent Jorge Amado et Pablo Neruda ; en Argentine, puis au Brésil où il milite clandestinement pour le Parti communiste. Ici comme ailleurs, le sol brûle sous ses pas. Le poète revient à Paris et se rapproche de *Présence africaine* qui publie *Minerai noir* (1956). Il avance alors « les pieds nus dans l'herbe de [sa] Négritude », se dit « de la grande race des volcans », assume l'héritage de l'imaginaire vaudou longtemps mis à distance par les écrivains haïtiens, revendique des racines et des identités multiples. Nous ne sommes pas loin du grand recueil baroque de Depestre, celui où se mêlent politique, érotisme et vaudou : *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien* (1967).

Mais pour l'heure, en décembre 1957, René Depestre est au seuil d'une nouvelle espérance. En Haïti, la chute du gouvernement de Paul Magloire l'autorise à tenter un retour au pays natal. D'autant que le nouvel homme fort du pays, François Duvalier, ancien médecin du quartier Bas-Peu-De-Chose, est un ami d'enfance. Le poète acceptera-t-il de devenir responsable culturel au ministère des Affaires étrangères ? **» p.3**



PHILIPPE BENINI

Les mourirs vifs d'Arnaud Pelletier

par Hubert Haddad

À PARIS, place Saint-Sulpice, l'an passé, un 24 juin, grisé comme le frère de l'ange, il était venu de son Chaumont légal avec une allégresse de nouveauté – après des mois d'errance captive entre deux tombeaux à peine déflurés, celui d'une amante et celui d'une mère – pour recevoir et signer son premier recueil de poèmes, *l'Origine du désir*. Quelques heures plus tard, Arnaud Pelletier décédait brusquement dans un bar du quartier Saint-Germain. Magnifique, il portait au cou le collier ophidien des dépendus. Il était joyeux comme un orpailleur

immergé dans les reflets de l'aube. Je l'avais rencontré dans sa ville quelques années plus tôt, aux Silos, la Maison du livre et de l'affiche, où me retenait un contrat ludique, à peine surpris de voir surgir en lui les figures fondues d'Artaud adolescent et du Lautréamont imaginaire de Félix Vallotton. Il avait un manuscrit dans les doigts. Je l'ai ouvert négligemment sous son regard de noyade. « Des poèmes, dit-il. Et le début d'une histoire que je réécris sans cesse. » On reconnaît en quelques minutes le lien affranchi des mots, cette coordination mystérieuse qui atteste la pleine altérité.

Le style n'est pas un effet de cape et de manches, mais cette complication dramatique de la langue à l'endroit d'une subjectivité aux prises avec le péril du sens. J'ai pris le temps de lire et de relire ces pages, d'inciter l'auteur à combattre au mieux démons et influences, **» p.2**



RENÉ DEPESTRE NEPTUNE HAÏTIEN 1 / LES MOURIRS VIFS D'ARNAUD PELLETIER 1 / JACK RALITE LES MAINS DANS LES MOTS 2 / HÉLÈNE DORION L'ÉCRITURE D'UNE RÉCONCILIATION 3 / MARCHÉ DES LIVRES 4 à 15 / JEAN-PIERRE SIMÉON LE RETOUR DE LA POÉSIE SUR LA PLACE PUBLIQUE 4 / JULIEN BLAINE LETTRE OUVERTE À ARTHÈME FAYARD 4 / HUBERT HADDAD IMMANQUABLEMENT 5 / PIERRE-ALBERT JOURDAN DANS L'ATTENTE D'UN REGARD 5 / JAVA LAST ROCK SUR UN AIR DE SAMBA 6 / LA PÉRIPHÉRIE DU 24^e MARCHÉ DE LA POÉSIE 7 / LES NUITS DU 24^e MARCHÉ 10 / DÉMOCRATISATION CULTURELLE, DIVERSITÉ LITTÉRAIRE 11 / À CHACUN SON ÉDITION 11 / JAMEL EDDINE BENCHEIKH SANS RÉPIT DE LUMIÈRE 12 FLORENCE TROCME ET L'AVENTURE QUI S'AFFICHE 13 LES ÉDITIONS APRÈS LA LUNE 13

LES ÉDITEURS ET LE PLAN DU 24^e MARCHÉ 8-9





Intervention de Jack Ralite

Sénateur de Seine-Saint-Denis, Président d'Honneur du 23^e Marché de la Poésie

Les mains dans les mots

continue de creuser. Oui le *Marché de la Poésie* a surtout su dire non à ce que certains répandent qu'en France la poésie est mal aimée. Alors qu'elle est, n'est-ce pas cher Bernard Noël, « le foyer de résistance de la langue vivante, contre la langue consommée, réduite, univoque ». Oui le *Marché de la Poésie* a su dire non en posant les revendications des éditeurs indépendants souvent si petits : régulation rigoureuse du marché de l'écrit poétique – pourquoi pas des poésies d'art et d'essai comme on a conquis auprès de Malraux un cinéma d'art et d'essai –. Défisiscalisation, aide à acquérir du matériel informatique, contribution au lancement d'éditeurs indépendants, aide à l'embauche, à la traduction, à la distribution. Défense intransigeante du prix unique du Livre.

La vieille taupe poétique continue de creuser

Et que les médias en parlent en laissant parler les poètes alors qu'actuellement ils nous fabriquent une soi-disant élite « best-sellarisée » à tout faire. Il y en a assez qu'il pleuve toujours où c'est mouillé. Et vous le savez bien les noms les plus connus des « mouillés » sont Seillière et Lagardère qui marchent plus qu'à la rentabilité, à la profitabilité. Et que l'Éducation nationale généralise la présence des poètes dans les classes où ils sont essentiels. Lundi soir j'ai assisté au Centre national du Livre, rue

de Verneuil, à une réunion d'une centaine d'enseignants, de poètes et d'élèves sur la poésie. C'était passionnant. C'était fondamental. « La poésie n'est jamais un espéranto qui a réussi, c'est-à-dire le plus court chemin et le plus commode de la communication triviale c'est-à-dire un ouvre-boîte, un passe-partout universel, écart qui ne peut pas être sans conséquence ».

J'aime cette approche de Gracq. Car il ne s'agit pas seulement de bataille d'argent, mais aussi de bataille d'idées, de sens, de philosophie.

« Il y a dans l'art (c'est valable pour la poésie) comme un jet volcanique qui opère une rupture dans les profondeurs du partenaire ».

Pierre Boulez parlant de René Char poursuit : « Il semble tout à la fois vous

déposséder de vous-même et agrandir votre capacité, votre prise et votre pouvoir au-delà de ce à quoi vous avez jusqu'à présent songé ».

la poésie disons le mot nous augmente

On comprend que si souvent les rapports entre les pouvoirs et les artistes aient été des « mariages cruels », des « danses de mort ».

Chacun a son expérience dans ce domaine parce que par autoroute ou par venelle, en face ou par derrière, la poésie comme tous les arts sont disputés parce qu'ils dérangent, qu'ils suppriment des impossibilités, qu'ils sont contre la routine, le normalité, qu'ils bouleversent la place du symbolique réduit au décoratif et au normalisant, et surtout qu'ils favorisent de nouveaux commencements.

Il faut défendre intraitablement les poètes. On comprend Philippe Jaccottet : « Un État véritablement sage devrait, mais c'est beaucoup demander, réserver au poète une place mais que cette place fut celle du gène perpétuel, de celui qui va répétant sans cesse des choses surprenantes, insaisissables, douteuses et pourtant éclatantes... oui, le poète n'est nécessaire que s'il demeure profondément inutile et inutilisable... » Les poètes soustraient (les mots) à leur pure ustensilité... D'ailleurs il y a chez l'être humain un plaisir de sortir de la conjoncture et les choses visibles débouchent parfois sur « presque invisible » « moins bord secret du visible que parfait aboutissement de la vue, sa floraison ».

avec la poésie il y a une entrée dans l'humanité

J'habite Aubervilliers et je voudrais reprendre la même idée à partir du lecteur potentiel comme je viens de le faire à

partir du poète. Aujourd'hui, nous souffrons d'une certaine conception du travail qui est comme une maladie de l'homme normal résultant de l'amputation de l'initiative des salariés. On dirait, dit le psychologue-chercheur, Yves Clot, que ceux qui dirigent sont à la recherche d'un fantôme, un homme plein de savoirs et vide de toute pensée ; cet homme lui rappelle le « boxeur manchot » de Tennessee Williams. Du coup il n'est pas rare que certains travailleurs ne tourment plus rond et c'est surtout parce que les choses tournent mal au travail. Il est une contradiction à voir en face : l'organisation du travail aujourd'hui tend simultanément à convoquer et à refouler la subjectivité et l'intersubjectivité des travailleurs. C'est une bataille de conserver intacte la possibilité de s'étonner, d'alimenter la curiosité contre l'enfermement dans des routines défensives. L'homme, la femme ont alors, selon le philosophe Georges Leblanc : « un moi congelé, au bord de rien, un presque rien ». C'est comme une manière de « réduire les têtes ». Sont alors « désertés les désirs créateurs au profit des désirs reproducteurs »... « c'est renoncer à la mobilité de la vie... c'est mettre entre parenthèses l'idée même de vie ». La vie des hommes et des femmes ressent cela comme un mépris social, une humiliation, une blessure, un déni de reconnaissance. Quand on pense qu'aujourd'hui les salariés de Renault Le Mans doivent se battre car certains veulent fermer leur bibliothèque !

tout cela constitue un déficit de pensée

Combattons ces impossibilités fabriquées. L'inaccompli bourdonne d'essentiel. Antonin Artaud avait raison de dire : « On ne peut accepter la vie qu'à la condition d'être grand, de se sentir à l'origine des phénomènes, tout au moins d'un certain nombre d'entre eux. Sans puissance d'expansion, sans une certaine domination sur les choses, la vie est indéfendable ».

J'ai au début rappelé la poésie selon Bernard Noël. Je voudrais clore en évoquant l'« Urgence d'écriture » selon Hery Mahavanona, poète malgache. Et encore avec Boris Gamaleya, poète réunionnais : « Semer partout les membres de l'Esprit ».

Aujourd'hui noircir du papier ça pullule mais éclairer du papier c'est rare et les poètes en écrivant veulent comme Rimbaud : « Tendre des cordes de clocher à clocher, des guirlandes de fenêtre à fenêtre, des chaînes d'or d'étoile à étoile et (vous) dansez ».

Affectueusement, merci aux poètes présents, à leurs éditeurs courageux, à leurs lecteurs pour mieux vivre, au *Marché de la Poésie* pour durer.

Les circonstances météorologiques n'auront pas permis de donner à l'inauguration du 23^e Marché de la Poésie toute l'envergure que nous avions voulue. Voici le discours qu'aurait dû prononcer Jack Ralite.

L'ANNÉE DERNIÈRE le *Marché de la Poésie* s'était ouvert dans la grisaille. Il y avait comme une rumeur de tristesse qui blessait l'atmosphère. Non que les poètes soient absents, ils étaient au contraire si nombreux ces hommes et ces femmes qui mettent les mains dans les mots, les soupèsent, les caressent, les hument, les savourent, et qui pensent comme Diderot : « Un mot n'est pas la chose, mais un éclair à la lueur duquel on l'aperçoit ». Non que les éditeurs indépendants boudent. Ils étaient près

de 500 et offraient aux lecteurs si heureux de le feuilleter, un verbier encore agrandi. Non que les amants de la poésie se raréfient, ils étaient encore plus pressés chez l'un, chez l'autre, chez l'un et l'autre, de ces éditeurs sorte de bénévoles cherchant « le luxe de l'inaccoutumance » selon Saint John Perse, étant « skieur au fond d'un puits » comme dit Michaux. En vérité, les acharnés et amoureux organisateurs du *Marché* qui avaient peu d'argent étaient confrontés au mur financier qui prétend tout régenter, et qui ne portent les poètes – les autres artistes aussi – qu'à la boutonnière.

Oui l'an passé la situation était grave et elle n'a été sauvée que par l'opiniâtreté admirable et inventive des organisateurs du *Marché*, soutenus par vous. Tous, vous vous êtes assurés la conjonction solidaire et durable de la Région Île-de-France, de la Mairie de Paris et de l'État. Mais en ces temps où l'on connaît le prix de tout et la valeur de rien, où notre monde est en manque de demain, en suspension de sens, où les livres sont sommés de remplir la vie de signification immédiatement consommable, apparemment la vieille taupe poétique

Les mourirs vifs d'Arnaud Pelletier

» suite de la p. 1

à commencer par celle d'un vague sosie en cruauté, tout en le laissant libre de ses errements. Il avait vingt-huit ans, autant de blessures, un goût âpre de liberté et l'avenir à discrétion. La poésie ne demande pas son reste. Souveraine, elle surgit à nos dépens, par *surprise perpétuée*.

l'excès de vie au vitriol

Dans l'aventure d'être, rien ne saurait se négocier. « L'esprit conquiert sa vérité à la seule condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement », écrira Hegel en songeant peut-être au destin d'Hölderlin. « Maladie contagieuse » ou « excès de vie », est-il un autre sujet que la mort, même si la vie l'emporte ? Dans le récit édité quelques semaines plus tôt, *V.I.T.R.I.O.L.*, formule térébrante des initiations, l'intrication du biographique et de la fiction atteint à ce pur équilibre tragique que seul un poète sait, par exception, accomplir. Arnaud voulait tout connaître de la vie ardente sous le filigrane des visages et des mots. Il s'était passionné pour le seul livre à ce jour



On reconnaît en quelques minutes le lieu affranchi des mots

publié de Miriam Silesu (*Cinénaire*) – petite sœur inconnue et mortellement rattrapée dans l'intensité brusque d'une espèce de génialité, ce bûcher de tous

les instants dont ils furent le secret combustible –, au point de vouloir écrire sur elle une thèse, de renouer malgré l'urgence avec la sérénité besogneuse du clerc. Claude Louis-Combet, préfacer de Miriam aux éditions Lettres Vives, me confiait ces jours-ci dans une lettre son regret de n'avoir pu trouver le temps d'éclairer un peu la belle impétuosité de ce brûleur de marques. Comme sa Vanessa, l'héroïne de chaque page, elle-même « disparue à tout jamais dans un bar », Arnaud Pelletier a laissé l'écriture au creux de notre main. « Et l'Éternité, qu'est-elle donc, sinon le premier instant sans fin d'un premier amour ? » murmure en écho, par-dessus le siècle, O. V. de L. Milosz, grand répétiteur des nostalgies crépusculaires.

Avec les mots du déchirement tout empreints du lyrisme funèbre d'un Nerval ou d'un Dante, c'est hors d'haleine,

en fragile conquérant de l'être et le cœur irrémédiablement noué, qu'Arnaud aura balbutié, pour tous ou pour personne, l'œuvre tant espéré. **Hubert Haddad**

Rencontre avec Hélène Dorion

Prix Mallarmé 2005

L'écriture d'une réconciliation

À tous ceux qui croient que les mots ont donné tout leur suc et qu'il n'y a plus rien à en extraire, à tous ceux qui pensent que la langue ne peut être que de bois, à tous ceux qui ont décidé que sens se conjugue avec sans issue, je dis : lisez Hélène Dorion.



FLORENCE TROCÈME

LE PRIX DE POÉSIE Mallarmé, 2005, c'est elle, Héléne Dorion, pour son recueil *Ravir : les lieux*, publié aux éditions de La

Différence. Et c'est un bonheur ! Bonheur de voir l'Académie Mallarmé couronner pour la première fois depuis sa création en 1937 un poète du Québec. Bonheur de découvrir, mises sur le devant de la scène poétique, Héléne Dorion et son œuvre.

Bonheur enfin de la suivre dans plusieurs manifestations lors de sa venue à Paris, en mars dernier, pour la remise du prix. Et de pouvoir ainsi approfondir le dialogue autour de son travail.

Poète, romancière et essayiste, Héléne Dorion est née en 1958, au Québec. Après des études de philosophie et de lettres, elle devient secrétaire de rédaction de la revue *Estuaire*. Elle prend ensuite la direction littéraire des Éditions du Noroît. Elle a également enseigné pendant plusieurs années.

Elle a publié plus d'une vingtaine de livres, parmi lesquels *Ravir : les lieux* (éditions de La Différence, 2005), un essai, *Sous l'arche du temps* (La Différence, 2005), ainsi que *Jours de*

liation, de l'éphémère et de l'éternité, du corps et de l'âme, une mise en relation de cette « grande figure géométrique qu'est l'univers et de cette petite figure géométrique qu'est notre vie ».

écrire, un acte de résistance

Trois œuvres récentes, toutes parues aux Éditions de la Différence permettent d'illustrer l'ampleur de ses moyens, puisque elle a publié aussi bien un récit *Jours de Sable*, qu'un substantiel essai sur la poésie *Sous l'arche du Temps*, et un recueil de poèmes, *Ravir : les lieux*. Trois modes d'écriture, en quête d'une même « possibilité de partager » qui est « de l'ordre de la résonance ».

Mais cela n'exclut pas la juste mesure de ce qu'est ce monde où nous vivons : il y a une responsabilité, un engagement, un acte de résistance représentés par le fait d'écrire, aujourd'hui : « Poser ce geste, cet acte qu'est l'écriture. Rendre compte des lieux d'ombre, de zones grises, de violence ». Mais pas par une lutte ouverte, plutôt dans « une forme d'abandon au monde, pour le comprendre, en saisissant les mouvements et avoir l'espérance de le transformer par nos quelques mots. »

Lors de son passage à Paris, Héléne Dorion a confié qu'elle travaille actuellement sur deux nouveaux recueils et un roman : « Écrire, c'est un mode de communion fondé sur la réflexion mais aussi sur l'imagination créatrice, sur l'expérience du langage, s'abandonner au langage pour tout à coup entrer dans nos failles ».

tout d'un coup entrer dans nos failles

Je me saisisrai de ce mot de faille pour conclure. Car je ne voudrais pas que l'on croie qu'il y aurait là une œuvre mièvre, baignant dans un optimisme facile. Non,

Écrire, c'est un mode de communion fondé sur la réflexion

sable (La Différence, 2003), récit qui lui a valu le Prix Anne-Hébert.

la poésie, travail du sens

Au fil de ses textes, il semble qu'elle a poursuivi, inlassablement, la même quête : « rendre visible l'invisible et combler la faille existentielle de notre être au monde » (Sylvestre Clancier lors de la remise du prix Mallarmé à Héléne Dorion, le 9 mars 2006). Pour elle, la poésie est en effet travail du sens, par la traversée de l'ombre, de l'obscurité. Elle dit : « Écrire devant moi, non pas ce que je sais mais ce que je ne sais pas ou pas encore, de moi-même, de la rencontre avec l'autre, avec le monde. Pour éclairer ce qui est encore obscur. » Selon elle l'écriture nous donne cette capacité de transformation, le poème transforme le regard d'un être sur lui-même, sur la vie. Le poème tente de « déplacer » le regard, d'émouvoir dans le sens étymologique de faire bouger, mettre en mouvement. L'écriture est une réconci-

c'est une œuvre d'aujourd'hui, pour les lecteurs de ce temps et de ce monde, une œuvre où ombre et lumière sont les deux fils d'un même tissu, où le doute et le désespoir sont tissés, là encore, avec la célébration, la contemplation, une œuvre qui unit de façon totalement intime et totalement humaine le blanc et le noir, la vie et la mort. Une œuvre « chemins de réflexion », à dimension ontologique et métaphysique, d'une écriture superbe, d'une totale économie de moyens (ni jargon, ni trucs typographiques ou syntaxiques, l'utilisation la plus classique qui soit de la grammaire, du vocabulaire) mais où chaque poème est à la fois limpide et complètement mystérieux, de telle sorte qu'on peut les relire, tous, d'innombrables fois, assuré d'y trouver à chaque lecture quelque chose d'autre, de nouveau.

Florence Trocème

* Citation empruntée au discours prononcé par Sylvestre Clancier. Il est possible de lire l'intégralité de ce discours sur le site poezibao.com

René Depestre Neptune Haïtien

» suite de la p. 1

Impensable. Dès son accession au pouvoir, « Papa Doc », se révèle être le pire des Tontons macoutes. Devant la mégalomanie du dictateur, Depestre bat en retraite et s'appête à quitter le pays ; mais en pleine nuit, des miliciens font irruption à son domicile, le mettent en joue, fouillent sa bibliothèque. Ignorance oblige, même *Le Petit Chaperon rouge* leur semble être un livre communiste ! Le poète en résidence surveillée à Port-au-Prince découvre, par la radio clandestine de Cuba, le mouvement de libération nationale de Castro. Avec la complicité de Nicolas Guillen, il se rend à Cuba où Che Guevara lui propose d'organiser un mouvement insurrectionnel contre Duvalier. Il s'engage dans une guérilla qui tourne court, mais qu'importe : le voici citoyen des Antilles, vivant à l'heure de ses utopies. La fête cubaine trouvera son expression la plus heureuse en 1964, dans le *Journal d'un animal marin* :

Laissez-moi crier ma joie de vivre

Laissez-moi frapper à vos portes

Laissez-moi peindre ma joie sur tous les murs

Il s'engage dans la voie romanesque, trouvant une consécration avec *Hadriana dans tous mes rêves* qui obtient le prix Théophraste Renaudot en 1988. Il publie également des essais qui font de lui l'un des porte-parole de la francophonie créole : *Bonjour et Adieu à la négritude* (1980) ou *Le Métier à métisser* (1998). Plus proche de nous *Encore une mer à traverser* (2005), ouvrage dans lequel l'écrivain dresse un bilan de l'expérience haïtienne à l'heure de la mondialisation. Le cours de la poésie de René Depestre a-t-il disparu au bénéfice de ses engagements et de sa réussite romanesque ? Cela arrive parfois : une rivière disparaît pour suivre un cours invisible sous la surface de la terre. Qu'elle dorme sous les pierres ou « se disperse sous les mousses spongieuses », l'eau n'est jamais très loin. Tôt ou tard, elle remonte à la surface de la terre qui s'en trouve régénérée : sa transparence étonne, sa fraîcheur porte le rire aux lèvres, ses murmures font chanter la vie. Parfois, plus rarement, les rivières s'assèchent pour ne jamais renaître.

Avec René Depestre, rien de tel. De 1945 à 2005, date à laquelle il publie *Non-assistance à poètes en danger*, le flux de sa poésie ne s'est jamais tari.

Dans les mois qui précèdent la publication du recueil, en cet été indien de la parole, l'écrivain connaît la joie d'un retour en Haïti. Il y retrouve le golfe de Jacmel, des visages perdus depuis l'adolescence, l'énergie d'un désespoir que ne connaissent pas nos latitudes tempérées. « La rivière de l'enfance » emmène alors ses travaux vers « la troisième rive ».

Et si la poésie, c'était cela finalement : un fleuve dont les eaux fertilisent les rives de nos vies, une rivière venue de

nos lointains amonts, dont le cours nous entraîne aux estuaires du temps ? En soixante ans, la rivière de son écriture a pris des formes différentes. Un lecteur attentif y découvre l'impétueuse, qui se confond avec la fougue de la jeunesse ; la nonchalante dont les courbes épousent les rythmes de la musique cubaine ; l'abondante qui gouverne la rosée et irrigue nos déserts ; la battante, souveraine insoumise qui entraîne sans relâche les pales du moulin ; et puis la coléreuse, rapide, emportée, toujours prompte à pousser le roulis de la révolte.

célébration de l'érotisme solaire

Cette poésie étonne par sa singularité, mais elle n'est pas seule. Elle partage avec celle de Walt Whitman un Mississippi de fraternité humaine. Comme celle de Langston Hughes, elle laisse entendre le claquement régulier du bateau à aubes de la négritude. Par sa luxuriance verbale, son baroque caribéen, son intarissable germination, elle ressemble aussi aux berges de l'Orénoque que décrivait Blaise Cendrars ; elle évolue « entre le loa de la poésie, l'archivolute de la plante tropicale et l'œil du félin embusqué dans la nuit » (Michel Onfray, *La Chair des langues d'esclaves*, préface de *Non-assistance à poètes en danger*, Paris, Seghers, 2005). Elle est aussi de celles qui remontent les estuaires du désir féminin. Dans son inlassable célébration de l'érotisme solaire, René Depestre se compare volontiers au « bateau chargé d'épices » qui tangue sous le poids de ses désirs. La barbe de ce Neptune haïtien est « un imaginaire qui bande bien » ! Pour autant, le soir venu, dans le chant apaisé des derniers recueils, cette poésie est aussi le fleuve où vogue la pirogue des poètes : celle de Césaire et de Senghor qui « réveillent dans nos souvenirs la chaux vive de la mer ». Son chant fait oublier « le malheur nègre des fonds de cale » : il est celui d'Agoué-Taroyo, loa océanique du vaudou haïtien, auquel le poète s'identifie depuis l'enfance. Que ce Neptune des Caraïbes n'éveille en nous aucune méfiance : il est le nautonier de nos plaisirs en archipel.

Bruno Doucey

Non-assistance à poètes en danger, Seghers, coll. « Autour du monde », 2005.

Rage de vivre – Œuvres poétiques complètes, Seghers, à paraître en septembre 2006.

Chroniques d'un animal marin, DVD de Patrick Cazals, Les Films du Horla, 2006.



MARCHÉ DES LIVRES

Planches d'anatomie

Robert Vigneau

Adana Venci/éolienne, 160 p., 16 €

Robert Vigneau se préoccupe peu des modes : il écrit la poésie qu'il aime, celle qui chante et qui est faite de simplicité. Il nous propose dans son nouveau recueil, fruit d'une longue maturation, des variations anatomiques. Mais c'est sans narcissisme qu'il se contemple et peu lui importe l'esthétique : c'est la fonction, le vivant qui comptent. L'intérieur du corps l'intéresse autant sinon plus que l'extérieur. Ni volonté d'embellir, ni volonté d'enlaidir dans ses textes. Ils donnent simplement vie aux organes, toujours présentés en action au gré des voyages et des souvenirs de l'auteur dont ils sont un compagnon de route dans un parcours autobiographique où apparaissent aussi ses proches. Si les organes apportent plus souvent contrariétés et désagréments que satisfactions Vigneau ne les juge pas mais les considère sans amertume ni complaisance, finalement émerveillé : « Étrange, étrange d'être soi, / Seul à sentir son chaud, son froid, / Son cœur, son corps ou ses couleurs. / Seul à savoir son intérieur ». C'est cet émerveillement qui en fin de compte est aussi celui de la création poétique : « Quel étrange besoin me mord et me dévore, / De rappeler ma vie en mots bien ordonnés ». **BERTRAND TASSOU**



quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

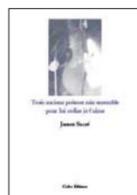
quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

Trois anciens poèmes mis ensemble pour lui redire je t'aime

James Sacré

Cadex éditions, 64 p., 11 €

James Sacré rassemble trois anciens ouvrages minces (dont son tout premier, *La femme et le violoncelle*, Promesse, 1966), en un seul ouvrage, dédié à Mary, hommage à sa femme, à la femme, au corps désiré, et, il ne peut en être autrement avec James Sacré, à la poésie, objet de désir, et de toute manière amoureuse, tension vers l'autre et caresse du regard et sensualité du déplacement et crudité du dire et déhanchement érotique au bout du compte, aspiration à une sexualité cosmique (« Elle joint dans l'herbe l'homme et le monde », dit-il d'elle, sa femme). Qu'il l'évoque au violoncelle, le voilà « debout solide avec sa verge heureuse bien serrée dans la musique », le plus haut lieu étant celui « doux et dur au centre de la femme », parce que là se trouve « le centre du langage », dont peuvent s'élever les variations du verbe « aimer » qui vont irriguer la phrase et emplir chaque mot, furieusement, sexualité et musicalité en James Sacré combinent. **JEAN-PASCAL DUBOST**



quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

Les reduplications

Samuel Rochery

Éditions MIX, 7 €

La reduplication est guili-guili et surtout volontaire. Samuel Rochery qui travaille le vers comme s'il était la véritable note en bas de page, le construit avec coupe, brio et intelligence à l'ombre de si grands ancêtres qu'on en serait intimidé ; mais lui-même chu de la Prose en toute connaissance de cause redouble, complète, éclaire, tire à : « Il éprouve seulement l'équipement de la nature à agrandir, les outils pour former Gâchis ». Un grand beau livre qui rassasie « aux signes-signes et aux cartes » d'un jeune auteur (né en 1976) qui par ailleurs anime l'excellent site internet, Les cahiers de benji, d'une même ligne philo-sympathique (celle du premier romantisme allemand et de sa réception poétique vingtiémiste en France). On y lit notamment des textes de Rachel Defäy-Liautard, Guillaume Fayard, Virginie Lalucq, Martin Richet. Rochery encore : « Aucune émotion nouvelle ne sort d'une pierre/toute seule à toutes les époques. » **JÉRÔME MAUCHE**



quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

Salut, salut Marxus

Gwenaëlle Stubbe

Al Dante, 120 p., 15 €

D'abord, il y a Marxus, et puis Vraux, Alfred et les autres. Et puis il y a beaucoup de jambes, de chapeaux, de lits, de la pluie et des miettes. Des plages aussi. On approche de Magritte. Une écriture qui sans cesse sollicite, surprend et excite. Gwenaëlle Stubbe, dont on avait déjà repéré la voix en revues (Petite, Nioques), nous prend par la main et le bout du nez pour des balades dans de nouvelles garabagnes urbaines, dont la banalité est battue en brèche, battue en neige. Les figures : enflées vers l'incongru. L'écriture se fait parfois dédramatisations collatérales de Pennequin ou Quintane. On peut aussi lire Marxus comme l'on jette des graviers multicolores dans les petits aquariums. Ou comme il vous plaira. Madame Plume s'expose et s'avance. Stubbe jubilant, Stubbe de guingois, c'est la joie retrouvée des turlututus et des tralalas qui nous font tant défaut. « Des miens, j'ai toujours eu leur chair aux trousses, dès mes premiers essais de peaux. » **THIERRY CLERMONT**



quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

Le Côté de Balbec

Pierre Silvain

L'Escampette, 2005, 113 p., 14 €

Pierre Silvain fabrique une ville. Il le faut bien. Le Balbec cher à Proust est imaginaire hélas. Et la petite cité balnéaire normande que nous connaissons bien, Cabourg, a perdu de sa joliesse. Les années et l'urbanisation galopante ont joué quelques tours bourg du bord de mer. Ainsi était-elle lorsque Pierre Silvain commença à y séjourner voici maintenant



quelques années. Aujourd'hui, Cabourg n'est plus. Le béton et le bitume ont boursoufflé sa figure. Son extension, sa modernisation sont « tumorales ». Il faut que l'écrivain attristé, médusé par la disparition des choses, invente une ville palimpseste où déposer le Balbec emprunté Proust et ses propres souvenirs d'un Cabourg plus soucieux de coquetterie. La nostalgie de Pierre Silvain est une nostalgie lucide mais incorrigible. De son écriture élégante, fine et roborative, l'écrivain enroule Balbec et Cabourg, hier et aujourd'hui. Une écriture qui ne se déprend ni du rêve ni de la réalité. La nostalgie et la littérature sont des diamants bruts dans lesquels Pierre Silvain taille avec dextérité. Il est le joaillier accompli du temps et des mots. **NATHALIE COLLEVILLE**

Questions à Jean-Pierre Siméon

Directeur artistique du Printemps des poètes, initiateur du projet

par Jacques Fournier

Le retour de la poésie sur la place publique

En juin 2005, à Nantes, 12 maisons de poésie de France et de Belgique se sont rassemblées dans la Fédération européenne des maisons de poésie / réseau international.

La question du retour

Il y a objectivement aujourd'hui un retour de la poésie sur la place publique. Ce retour est le résultat de nombreux facteurs, notamment le travail sur le terrain, militant, de nombreux acteurs que l'on pourrait presque qualifier de clandestins. Ce qui fait que la poésie, contrairement à ce qu'on dit habituellement, est très dynamique ; la création est riche et de qualité et il y a un vrai travail d'édition, aussi divers et aussi riche. Il n'y a pas de problème avec la poésie de ce point de vue. Et s'il y a un problème c'est avec la médiation. Par ailleurs la demande existe ; on voit l'intérêt que suscite aujourd'hui la poésie, de façon incontestable, à travers le succès du Printemps des poètes, les lectures de poésie, les salons et les marchés qui ont lieu toute l'année dans des lieux très divers.

un certain nombre de maisons de poésie. C'est à travers la multiplication de ces maisons – lieux de ressources, de formation, d'information, de documentation, de promotion, la création – et le renforcement de ce réseau sur tout le territoire qu'on arrivera à améliorer la médiation. C'est un travail de long terme comme celui que mènent déjà, depuis longtemps, ces structures, les festivals ou le *Marché de la Poésie*.

La question de la médiation

Ce constat établi, la question est de savoir comment faire pour que les lecteurs, plus disponibles qu'on ne croit à la poésie, plus nombreux aussi, rencontrent notamment la poésie contemporaine ? On a besoin de lieux d'informations, de formation (pour les médiateurs), de lieux qui fassent l'interface entre les lecteurs et la création. Or ces lieux, pour une part, existent déjà, notamment

Il manquait un point de convergence des maisons de poésie pour éviter le gâchis, la déperdition d'énergie, une instance qui permette la mise en synergie de l'action des unes et des autres, mais aussi qui permette de clarifier, de structurer, dans le respect des différences : structurer n'est pas uniformiser. Il m'a semblé, de ma position de directeur du Printemps des poètes avec vue panoramique et neutre, que c'était le moment ou jamais d'impulser un nouveau réseau. Il y a quelques années, il y a déjà eu une tentative – peut-être alors prématurée – de rassemblement de ces structures. Manifestement il y avait un besoin puisque cela a marché : toutes les maisons sollicitées ont répondu.

La question du réseau

Il est évident que les maisons de la poésie sont toutes différentes par leur statut, leur structure, leur rayonnement, leurs partis pris. Cette différence n'est pas gênante, elle tient aux circonstances qui ont présidé à leur création, aux besoins de telle ou telle région. Mais ce qui paraît important c'est qu'il y ait, dans ces différences, une convergence d'objectifs : être le lieu de la médiation entre la création poétique et les lecteurs. Si on veut que les choses avancent, la poésie a besoin, comme le théâtre, la danse, l'art, de lieux de références, de relais institutionnels financés par l'argent public, qui servent d'interlocuteurs pour les élus et les décideurs. Je pense que plus on multipliera ce genre de structures, nécessairement fiables dans leurs finances et dans leurs partis pris, plus on donnera de points d'appui à ce que j'ai appelé le retour de la poésie sur la place publique.

La question du lien

Mais surtout la raison d'être de ce réseau est le besoin dans lequel nous sommes de devoir créer du lien. Les maisons de la poésie comme le Printemps des poètes, le *Marché de la poésie*, tous les acteurs de la poésie, les éditeurs, contribuent à la vie de la poésie. Et pour cela, il faut des lieux, complémentaires mais non adversaires. Ces lieux doivent échanger entre eux, communiquer, monter des projets communs, pour que, au-delà de la singularité de chaque initiative, la poésie soit reconnue en tant que telle dans l'espace culturel public.

La question de demain

Il faut d'abord rendre viable ce réseau, trouver les moyens techniques et financiers de sa durée. Il faut aussi en définir clairement les objectifs qui soient communs à tous. Cela veut dire se développer, encourager la création d'autres maisons, accompagner leurs débuts, élargir le réseau à tout l'espace européen, et par la suite à l'espace international plus large encore, puisque l'on sait que ce qui caractérise la poésie, plus encore que le roman ou les autres arts, est cette dimension internationale qui lui est inhérente. Au-delà, il faudrait, à terme, une articulation entre les structures locales, régionales (on peut souhaiter qu'il y ait au moins une maison de la poésie par région), et une structure nationale qui serait, comme il en existe une pour la photographie, la danse, la chanson, le théâtre, le cinéma ou le cirque, une instance avec une vraie mission de service public, qui aurait comme objet de coordonner, d'impulser, de conseiller, d'être interlocuteur auprès des instances nationales, pour faciliter et accompagner tel ou tel projet particulier lié à la poésie, les demandes des structures locales et les initiatives de groupes ou d'associations.

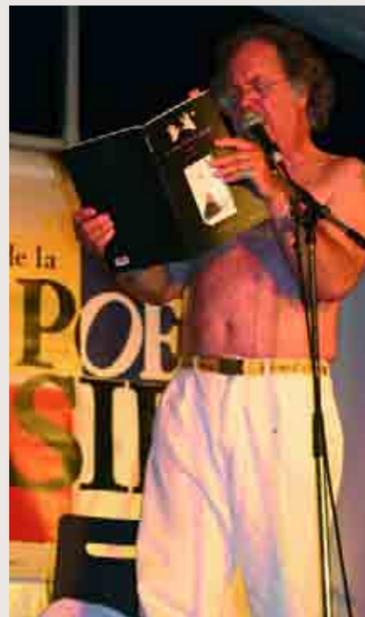
Lettre ouverte à Arthème Fayard

Ventabren, le 19 avril 2006

Mon cher Arthème, Oui, à toi, mon cher Arthème et à tes descendants plus ou moins légitimes, Je me disais que parmi ta postérité c'est surprenant (tout de même !) qu'aucun d'entre eux (de tes héritiers) ne publie les poètes de leur vivant mais se régale à imprimer leur vie délicieusement interprétée par celle-ci ou celui-là dès qu'ils sont morts*. Si c'est seulement parce qu'il te manque un directeur de collection, je suis volontaire. Même si pour ce faire tu dois racheter les éditions de l'Oubli (pages 44 et 92)* Bien à toi mon cher Arthème ; à vit-vite, j'espère Julien Blaine¹

* Nu précipité dans le vide de Sereine Berlottier (C'est un roman (?) sur la vie et la mort de Ghérasim Luca.)

1. Si tu veux mieux ou pire savoir qui je suis : Google, le géolier de mes amis chinois, se tient à ton entière disposition.



AMBER VOLEN



HUBERT HADDAD

Immanquablement

par Laurine Rousselet

HUBERT HADDAD n'a pas écrit un mot dans le champ de l'ordinaire, pas plus que de millions... Le vent s'abat où l'histoire saignante se déchire. Et inutile de s'accabler, s'écorcher de stupefaction devant sa bibliographie car rien de cette idée calculée ne révèle sur la folie délivrée, au flux des images, du travail à vivre, en gorge, à tonner la page par ramassé de solitude, en se confiant, non sans lointain mais corps et âme, à la mort, oui, jusque-là, comme si c'eût été la dernière... Exilé d'une mémoire sans légèreté, aveuglée de soleil, la Méditerranée, de l'Autre

côté, Haddad s'entretient de toujours avec la ruine du souvenir qu'il accueille dans l'instant, et sans autrement, celui de l'éternel retour. Dans le récit *Le Camp du bandit mauresque*, il achève ici la conscience d'être l'enfant de nulle part, déjà arpenteur de nuits brûlantes, flanquées d'Ailleurs... De même, il se délie sans innocence dans son roman *Un rêve de glace* (publié en 1974 et réédité en 2006) : « L'absence est cette distance où le corps s'enlise, mais qui laisse un goût d'éternité aux lèvres par-delà toute désunion. » Ainsi, sa langue s'écroule du tragique sans hésiter, par pure cécité, et se hisse à

hauteur du combat des origines soudain libérées par chance, d'un tiers de mémoire... Haddad, fidèle à l'histoire littéraire de son ami Michel Fardoulis Lagrange, écrit à propos : « La mémoire à chaque livre rajoint dans les métamorphoses de la métaphore. ». Le temps n'existe pas. Nous le savons. Et cette certitude, quand l'impossible la devient, nous cause bien des effrois à durer, à la cime de la nausée, à se vomir, à l'excès... Car, que de mondes, nous en sommes sûrs, au-delà du défini et de cette limitation du « croire »... Et c'est l'écriture convulsive chez Haddad qui s'impatiente » p. 6

Pierre-Albert Jourdan, Dans l'attente d'un regard

LSEMBLERAIT, vingt-cinq ans après sa mort en septembre 1981, que Pierre-Albert Jourdan soit toujours aussi peu lu, aussi peu connu. Sans doute ne recherchait-il guère la célébrité, même restreinte au cercle des lecteurs de poésie : il se tenait décidément à l'écart des milieux littéraires, et refusait pour ses recueils, ou sa revue *Port-des-Singes*, les circuits de grande diffusion, préférant les petits éditeurs, voire souvent le compte d'auteur. Non par volonté de secret, ou parti pris élitiste, mais par souci de cohérence, de fidélité au sens intime de sa démarche. Pour éviter que l'on ne regarde (et se défende de voir lui-même) ses textes comme une « œuvre », un objet verbal qui vaudrait avant tout pour ses qualités esthétiques, sa façon de dire, de saisir, de transmettre le paysage de Provence qui lui était si cher, le brin d'herbe, le lézard ou l'oiseau – quand l'acte d'écriture visait pour lui, de plus en plus, essentiellement à se transformer, à agir sur soi-même pour se rendre capable de rencontre plénière avec le monde, et sa dimension intérieure, invisible. Et quand la publication de l'écrit, simple trace de ce travail, ne tenait à ses yeux sa légitimité que de l'utilité qu'il pouvait, peut-être, avoir pour d'autres, sur un chemin semblable.

« Cette petite maison d'écriture est une maison de redressement. »
Moins, sans doute, dans les poèmes proprement dits que Jourdan a d'abord composés : car il y essayait encore plutôt de capter la plénitude, la lumière des instants



d'accord avec le paysage – et il éprouvait trop vivement les dangers de cette tentative déjà presque perdue d'avance, son intime contradiction avec la présence nue au monde qui lui importait davantage, malgré tout, que son œuvre, pour qu'un puissant malaise ne vienne embarrasser sa voix, et empêcher aussi une véritable réussite littéraire. C'est, surtout, dans les « fragments » auxquels il s'est tenu après 1970, quand il a décidé de « croire aux mots comme souliers et non comme épingle de fixation », comme moyen d'avancer intérieurement plutôt que de retenir une expérience – abandonnant la forme du poème avec le projet poétique auquel il l'avait associée durant quinze ans – que Pierre-Albert Jourdan est vraiment lui-même, et qu'il est essentiel. Dans ces petits textes plus modestes, précaires, plus ouverts que les poèmes, plus souples aussi, et dont il savait

remarquablement user, selon les besoins et les obstacles qu'il reconnaissait en lui-même, pour agir sur sa volonté, son intellect, ses affects ou sa sensibilité, et se rendre plus conscient, disponible, attentif – malgré sa méfiance envers l'écriture et les mots, si prompts à trahir ce dessein.

s'ouvrir à la possession des choses

Il est temps de lire, vraiment, Pierre-Albert Jourdan. Qui semblera peut-être étrangement précurseur aujourd'hui, où la pensée et les pratiques d'Extrême-Orient, qu'il méditait assidûment et s'efforçait de transposer dans ses écrits (du brusque kôan zen au lâcher-prise taoïste dans la contemplation), le désir d'ouverture aux « choses telles qu'elles ont » et d'intériorité dont ils sont animés, sont devenus plus familiers, plus répandus. Et l'on peut espérer qu'il soit mieux entendu, et se voie donner l'importance que lui ont déjà reconnue des poètes plus renommés, souvent associés autrefois à l'aventure de *Port-des-Singes*, et beaucoup de poètes en chemin : des proches, Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy, Lorand Gaspar ou Jacques Réda, Yves Leclair, François Lallier ou Alain Lévesque, qui préparent pour début 2007 un nouveau cahier d'hommage dans *Europe*, et une soirée à la librairie Tschann. Avant, souhaitons-le, que la part de son œuvre la plus intense, et la plus belle, paraisse sous une forme accessible à tous ceux que pourraient épauler son compagnonnage.

« Déchire ce bouclier dérisoire !
Alors, de neige en soleil, tu cueilleras l'unique fleur et les voyages s'ouvriront à son parfum de lumière. Le silence revient, il ouvre le ciel. Il porte ce bleu profond que tu es, de toute éternité, toi, l'accroc de ce bleu. Toi, repriseur de bleu. Toi, cousu de bleu. »

Élodie Meunier

V.I.T.R.I.Ø.L.

Arnaud Pelletier
Caméras Animales, 2005, 60 p., 12 €
V.I.T.R.I.Ø.L. est le « diamant à cinq faces » d'Arnaud, « parfaitement noir ». Qui le lit le connaît, lui l'aliéné, jadis, le tranché des mots suffocants en gorge, difficiles à s'en délivrer. Lui, hélas, mort accidentellement l'an passé, mais par chance, d'émblée, déjà vide de tant de mots libérés. Arnaud ne ment pas sur la mort « un excès de vie » et encore la cherche-

t-il féroce dans le grand jeu du corps qui jouit. Il est l'héritier de tous ceux qui, contaminés par une « bestiole interne », ont fait de la vie une démesure à souffrir par vérité d'un salut propre à la fièvre, d'un esprit défoncé par l'Ailleurs « pour le chaos, la vitesse, l'accident, la contingence vésanique, le désordre existentiel. » Arnaud créateur de l'insensé, du sang dans les mâchoires déguisé en vocables s'échappant sans entendement, écrit contre une solitude totale d'être au monde. La prouesse de sa fulgurance est à coup sûr aujourd'hui de le voir vivant, de le lire dans cet espace physique de la page où la naissance recouvre à chaque instant l'horizon sans regret. LAURINE ROUSSELET

Rêves d'avant la mort

Michel Ohl
Plein Chant 2006, 85 p., 12 €
Michel Ohl naquit à Onesse, village des Landes et alla enfant à son école ; retrouvant il y a quelques années une photo de classe de sa maternelle, il tâcha d'identifier tous ses petits camarades d'alors, cherchant à savoir ce qu'ils étaient devenus, s'ils étaient vivants ou morts. Voici l'une des matières des rêves d'Ohl, qui cherche en quoi ses rêves se rapportent au réel, en viennent et y retournent ; il nous emmène dans les

rues de Bordeaux, dans un récit de la comtesse de Ségur, à l'hôpital des cancéreux, retrouve ses parents morts mêlés à des vivants ou d'autres morts célèbres ou connus que de l'auteur. Le travail de l'éditeur-imprimeur, Edmond Thomas, est extrêmement impressionnant car Ohl a truffé son récit de citations manuscrites, de surprises typographiques impeccablement offertes dans l'ouvrage. Découvrir ces rêves d'avant la mort est l'un des plus sûrs moyens d'éclater de rire à chaque page. Qu'il importe le titre, il n'est en rien macabre, le rêve est l'une des plus sûres manifestations de la vie. DANIEL CRUMB

Tectonique des femmes

Marcel Moreau
Photographies de Jean-David Moreau
Cadex, 2006, 55 p., 17 €
Marcel Moreau et son amour irréductible par les mots, pour la femme dans ses profondeurs, voilà qui ne fait plus secret depuis que les sonorités du temps, par

frottements, nous dévisagent au fil de son œuvre en leur mystère enraciné. Seulement, « Le photographe a bien vu. Bien entrevu. L'invisible dans tous ses états. » Oui, des photographies en noir et blanc de Jean-David Moreau, (prises de vue en macro d'un canapé de cuir) au désir et à l'urgence de signifier – absolu, aussi pénétrantes d'impossible que l'oxygène raréfié dans, en devenant, autour de l'extase

à les regarder. À lire et à voir, on succombe au vertige du Sacre de l'Amour célébré, au plus près des « organes débrillés » qui envahissent par le geste, l'absence définitive d'être énigme à la vie qui s'oublie. La splendeur du corps de la femme est ici sans appui « Elle est la peau des origines. De l'avenir des origines. » Et de l'ivresse de son « continent noir », Marcel écrit encore, que seule la brûlure d'une prière prétend à l'honorer. LAURINE ROUSSELET

À contre mort

Marcel Hennart
Rougerie, 2005, 75 p., 12 €
Douzième recueil – posthume – de Hennart, publié chez Rougerie, signe d'une fidélité d'autant plus précieuse qu'elle devient plus rare entre un poète et un éditeur à

l'écart de tout tapage médiatique et de toute obsession mercantile. Dans *À contre mort* résonne l'adieu bouleversant du poète à la vie et

d'abord à sa compagne, jusqu'à ce qu'il ait joué à mourir le premier. Il eut le temps de revoir les épreuves du livre. Je retenais mon souffle, me cramponnant à l'air qui me quittait. Il dédie à Michèle la joie des jours, encore préservée sous la blancheur des draps et la tiédeur de la couverture. Dans l'accouchement de la mort l'octogénaire est redevenu l'enfant à l'écoute au fond d'un ventre d'une voix qu'il ne parvient à entendre dans la demeure peut-être inexistante qui l'attend au bout de son souffle. Il lui faut s'habituer à n'être rien / dans la noire immensité de la terre. Nous entendons sa voix déjà volée par la mort. Dépourvue de tout apprêt, elle parle dans son naturel, sa vérité, sa sincérité, sa profondeur. Nous y retrouvons l'attachante personnalité de l'homme avec qui nous cheminons avec bonheur par les ruelles tortueuses de Rodez, le temps du week-end de Pentecôte. Une dernière fois nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre début septembre 2005, dans les couloirs où parvenaient les échos des fastes oratoires aux Journées de poésie de Liège. Il nous apprit et nous apprendra à redécouvrir le monde à travers le regard ingénu, fragile, la parole simple, neuve, d'un enfant émerveillé, à peine figé l'instant d'une photographie. Marcel, nous te savons dans les paradis protégés des poètes. Et nous continuons à lire tes poèmes. JEAN-CLAUDE XUEREB

Mehdi met du rouge à lèvres

David Dumortier, ill. Martine Mellinette
Cheyne éd., « Poèmes pour grandir », 2006, 48 p., 12,50 €
Mehdi va à l'école avec du rouge à lèvres ; il a des manières de fille qui lui échappent des mains, ça fait beaucoup jaser. Ainsi un point d'interrogation court derrière lui. On n'en a jamais fini de libérer les yeux des grands

sur ce que font les enfants, et aussi ceux des enfants parfois tôt encrassés. Mais Mehdi ne se réduit pas à cela, il aime donner du millet à son cerf-volant, fabriquer des trèfles à quatre feuilles. La plume délicate de Dumortier s'adresse à ses jeunes lecteurs par brèves évocations qui ici suggèrent et là pointent vivement, évitant le récit de l'inutile pour qu'on y entende comment ça chante sans faire leçon. S'épaulent les mots justes du texte et les parfaites images de M. Mellinette, ses mots gros à gros traits de grosses couleurs qui rutilent et ses doux découpages de doux acryliques brossés, têtes et bustes, mains, yeux, bouches, et talons aiguilles.

PHILIPPE LONGCHAMP

MARCHÉ DES LIVRES

Rimbaud x 9

Jacques Demarcq
Éditions Voix, 2006, 112 p. 15 €
Inconfondable compositeur de pages déli-
ci/eux z - aoum ! le drôle de zozio, strange
poèteoiseau Jacques Demarcq nous livre son
Rimbe pas bien gentil neuf fois, et ce comme
il se doit : viscéralement (il a ses bonnes
raisons) et dans toutes les sciences (mettons,
à la folie). Au commencement si l'on veut, le
verbe et son contraire, le sexe de la femme
(« la scaux », l'origine
du monde selon
Courbet, etc.) ou
encore la source de la
jeune Oise natale - As
you like it ! ferait
William dans la langue
de Shakespeare.

L'auteur de *La Danse du dos*, des *Chin Oise Ries*
et des maîtres enchanteurs *Zozios s'aMuse*
dingouillément, alors voici très neuves d'un
coup les filles de Minémosyne. « Il n'est de
poésie qu'à s'en moquer » lance le poète au
journaliste. *Rimbaud x 9* ne constitue pas un
tribut à l'homme aux semelles de vent dans
le sens traditionnel : plutôt, l'esprit qui le meut
semble avoir chassé les mêmes grolles et,
illuminé, joyeux, arborer on dirait le sourire du
fameux chat de Lewis Carroll. Absoludixment
inouï, neuf fois. VALÉRIE ROUZEAU

Trembler comme le souffle
tremble

Bernard Vargaftig
Obsidiane, 2005, 70 p. 13 €
Une sorte de continuité semblerait lier le
livre précédent *Comme respirer* (2003) à ce
dernier titre dont le « souffle » peut être
vu/lu comme le prolongement d'un même



élan respiratoire.
Poèmes dont chaque
vers est un poème, les
textes de Bernard
Vargaftig, poète
décodeur de l'at-
tente et de toute
épiphany, donnent corps aux sentiments,
matérialisent l'abstrait pour « faire entendre »
le silence et l'oubli habitant chaque mot, un
« insatiable savoir » qui est tournoiement,
dispersion, étonnement, nudité du cri,
rythmiquement scandé dans un lieu à la fois
intime et ouvert au tremblement sans
aucune crainte. De sa nomination, qui efface
et ranime l'absent par le ressassement
phonique et charnel de sa trace, jaillit un
monde au bout des lèvres, espace qui
traverse. Et on se laisse faire « sans savoir
pourquoi le paysage/Rend le désespoir si
désert ». FABIO SCOTTO

Voir / Noir

François David
Éditions Motus, 2005
Le livre détonne, tout d'abord par son
graphisme, tout noir avec les textes blancs en
surimpression, puis par sa texture, car on le
lit avec les yeux mais aussi avec les doigts.
Ainsi dès le titre, sur la couverture, on peut
lire au choix « Noir » ou « Voir ». Ensuite, à
travers un jeu dans l'obscurité auquel
participe un enfant aveugle et deux autres
qui ne le sont pas, le livre nous invite à nous
mettre à la place des non-voyants et à
comprendre aussi que même en ayant tous
ses sens, on ne voit pas toujours l'essentiel.
Instants précieux et en se promettant de ne
pas les oublier une fois grande. VALÉRIE SCHMITT

Cosmopoética 2006
Poètes du monde à Cordoue
Hommage à Claude Esteban

Lorsqu'une ville comme Cordoue (Andalousie, Espagne) devient un point de rencontre de poètes et de musiciens, la création éclot. Il en fut ainsi lors de la célébration de *Cosmopoética 2006*, du 19 au 23 avril dernier en présence de 53 poètes et de 16 musiciens du plus haut niveau international. Au cours de ces cinq journées, la poésie fut diffusée jusque dans les écoles, l'université, les bibliothèques, les centres civiques, les places et les espaces monumentaux de cette ville Patrimoine de l'Humanité. Cordoue a été par son histoire, un lieu de cohabitation de cultures. À l'occasion de *Cosmopoética 2006*, la présence de poètes arabes, latino-américains, européens et anglo-saxons lui a redonné cette essence de ville cosmopolite et ouverte au dialogue.

Cordoue est par ailleurs devenue au cours de ces journées la première ville à célébrer la mémoire du poète français Claude Esteban, disparu quelques temps auparavant. Esteban avait confirmé sa présence aux rencontres et fut évoqué par une lecture de poèmes ; les poètes présents ont regretté cette disparition soudaine qui les privait de pouvoir apprécier à la fois l'un des meilleurs poètes européens et l'un des plus importants traducteurs de l'illustre poète cordouan Luis de Góngora.

Le pari réussi de *Cosmopoética* fut de rassembler poètes confirmés et représentant différentes tendances poétiques et de jeunes talents qui entament leurs premières compositions. Aux côtés de Derek Walcott (Antilles), Prix Nobel en 1992 étaient présents Mahmoud Darwish (Palestine), Mark Strand (USA), Oscar Hahn (Chili), John Burnside (Royaume Uni), Maurizio Cucchi (Italie), Ángel González (Espagne), María Lainá (Grèce), Eduardo Milán (Uruguay), María Negroni (Argentine), Henrik Norbrandt (Danemark) ou Tomás Segovia (Espagne-Mexique) entre autres, et 15 autres poètes espagnols actuellement bien en vue, comme Mercedes Cebrían ou Andrés Navarro. La Poésie s'est emparée d'une ville, Cordoue, au cours de ces journées d'avril.



Last Rock sur un air de Samba

Le dernier numéro de Java

ET PUIS il y avait eu la rigueur mao dont, pour ma part, je n'avais retenu que le col. Bref, *Java* était une revue d'après les avant-gardes qui cherchait d'abord avec légèreté à mettre en place des espaces polymorphes d'inventions, des échantillonneurs d'écritures, une nouvelle cartographie des flux, en s'émancipant justement des lourdeurs avant-gardistes pour proposer une réflexion pour ainsi dire davantage libertaire qui, nous l'espérons, passerait plutôt par des mises en perspective, des maquettes à faire soi-même, des effets de miroitements, de transparences et de recadrages.

Jean-Michel Espitallier, *Caisses à Outils* (Annexe II)

Quand Jean-Michel Espitallier a écrit ces lignes, sa revue, celle qu'il édite avec Jacques Sivan et Vannina Maestri, n'était pas encore morte mais, lisez-vous ? déjà il en parle au passé, à l'imparfait : mauvaise conjugaison ! Des revues disparaissent mais à jamais restent au futur...

Enfin ce coup-ci, c'est le dernier numéro d'une revue : le n° 27/28 de *Java*.

Car tout commence et finira là : dans les Revues de Création... & de tout temps, à toute heure, déjà hier et encore lui et demain. Elles ont révélé les poètes à leur début, les écrivains à leur commencement, les artistes à leur arrivée, puis elles ont regardé ce début s'accomplir ou mourir, ce commencement s'épanouir ou finir, cette arrivée arriver ou ne jamais venir... Et comme les poètes et

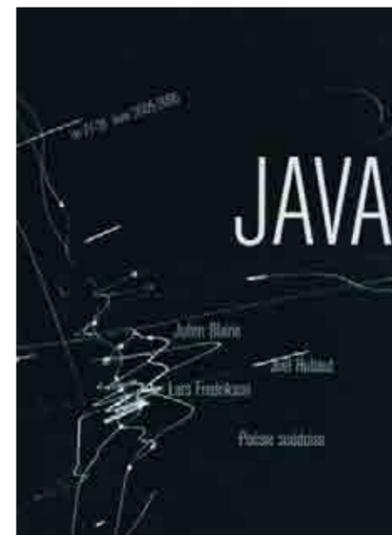
les artistes elles ont, elles aussi, débuté et se sont achevées, elles ont commencé et fini, elles sont arrivées puis sont parties, elles sont nées et sont mortes.

De leur vivant elles ont achevé les poètes accomplis, oublié les écrivains parvenus et jeté les artistes épanouis : nécrophiles, elles ont consacré de belles nécrologies à ceux et celles qu'elles avaient vu naître. Elles parlent toutes les langues, elles vivent sur tous les continents, elles utilisent tous les outils...

des revues disparaissent mais à jamais restent au futur

À peine un moyen de transmission, de communication, de reproduction, d'impression, une machine de parole, d'image, de son, (et tous ses contraires) se met-il (se met-elle) en place, charrié(e) par les ingénieurs, les savants, les techniciens ou les crétiens, que les revues de création l'emploient.

Elles sont un employeur définitif, irrémédiable, permanent : elles emploient, elles fonctionnent, elles occupent, elles manœuvrent, elles tournent, elles pratiquent, elles habitent, elles hantent, elles chargent, elles emploient. Elles occupent, elles occupent l'espace, elles expédient, elles accueillent, elles transmettent, elles reçoivent, elles publient, elles enregistrent, elles gravent, elles jettent, elles jettent, elles jettent et elles



réexpédient. Elles vivent un numéro ou mille, un jour ou un siècle, elles sont célèbres ou inconnues, secrètes ou clandestines, imbéciles ou très intelligentes, immaculées ou sales, pures ou impures.

Rien n'existerait, aujourd'hui, sans elles, en tout cas ni « je », ni nous, ni toi, ni lui et encore moins toi ou vous mes tendres et délicieuses amours.

Et nous (nous) survivants devons continuer à survivre pour continuer à parler, raconter, dire et lire à voix haute Adriano, Franco, Ghérasim, Christophe, et les autres ambassadeurs disparus.

Mais est-ce que cela, ce discours, si lié à la poésie, a une chance de t'intéresser, lecteur passif et inattentif ?

Julien Blaine

Hubert Haddad Immanquablement

» suite de la p. 5

encore de cracher, parfois même écœurante d'absolu en son vacillement si sincère, « non plus "je" puisque l'infinifit est ma durée » (*Les Larmes d'Héraclite*, 1996), nous réconciliant sans fin à la déchirure d'être ne pas, en vie...

Oui mais l'amour, hélas, et ses catastrophes, embrasent aussi le deuil, et voilà que son frère Michel, le peintre, l'ainé, l'aimé, a confondu il y a une vingtaine d'années, et que l'infirmité définitive de l'abandon demeure dans un arrière-goût de pleurs : « Que ne donnerais-je pour que cette dalle à Pantin ne couvre qu'un mauvais rêve, pour qu'il soit vraiment parti vers la Cité des Saints. Jérusalem ! n'oublie jamais ce doux passant des Temps enfouis qui marquait son chemin de couleurs. » H.H. Et puis alors, et puis encore, plus que jamais, pour dominer cet état de cendres qui se dénude en crises, se meurt et mord aux lèvres la possibilité indiscutable de disposer de la page comme d'un principe vivant, rageur. Et Haddad s'y emploie sans merci, en s'isolant d'œuvre en

œuvre, au fil du temps, devenu masse avide de sons par-devant le sens commun à vieillir, et d'être en combat permanent, il ne perd rien de son agitation...

Haddad est né séparé. Il est né pour saisir la soif qu'il déchaine et qu'il nous communique, par ravissement, l'un à l'autre, s'ouvrant les veines en silence pour mieux se livrer sans raison... Il est dans la démesure funèbre du violent désir d'écrire, épousant par là même, en retour, l'étendue du vivre plein, tandis que l'humilité en lui en appelle à l'entreprise souveraine ; parce qu'il est pour la pauvreté, le tremblement du rien, le don par ivresse qui se mange, se dévore d'aussi loin que la blessure tremblante de sordide sanglote encore, et le lui demande.

l'extraordinaire accident de la traversée

Son essai passionné, truffé d'érudition littéraire, son « encyclopédie subjective » *Le Nouveau Magasin d'écriture* (2006) en témoigne. Résultat de trente années, sans défaillir, pour animer l'Autre, sans attendre, dans l'univers des ateliers d'écritures, et sous l'éclairage déchiré des prisons, des hôpitaux psychiatriques... L'écrivain se projette romancier, essayiste, critique d'art,

sans oublier le comptant de ses heures ravalées pour le difficile du théâtre...

Mais avant tout, s'il s'interroge en tous les genres, c'est parce que ceux-ci n'ont qu'un seul visage, celui de la poésie. Haddad est dans l'extraordinaire accident de la traversée, tenace en la vitesse de son halètement, tel Guilhem dans le roman *La Ville sans miroir* (1984) : « Depuis toujours, l'abîme grignote la montagne. Et ce grignotement est le bruit même du monde. Guilhem, Guilhem a couru vers l'abîme ! Quel étrange silence baigne le socle des plaintes. Plus bas toujours, retombent les cendres du monde... ». Ainsi donc, sa poésie chante pour nous : « entends-moi/visage qui nourrit l'univers/j'ai connu l'éternité/je l'ai connue elle m'a tué », « tout est foudre au miroir/distance mortelle de l'écho » dans *Le Testament de Narcisse* (1997), quand de tous côtés le vent s'épuise et claque à l'attente du rien... Sa langue glorifie le péril de la naissance en son travail de mise à mort, souillée par le désir d'être nue, au-dehors et en dehors, poussée sans abri par la faille qui ne se dévide que pour frapper au plus secrètement... Enfin, je salue un ami, aussi transparent que magique est son secret habité par l'étreinte d'écrire, la fièvre... Laurine Rousselet

BIBLIOTHÉCAIRES Journée de formation

Vendredi 16 Juin 2006

Centre Wallonie Bruxelles – 46 rue Quincampoix 75004 Paris

9h30-10h00 > Accueil des stagiaires et inauguration de la journée par
JEAN-PIERRE SIMÉON directeur artistique du Printemps des poètes
PIERRE VANDERSTAPPEN responsable littéraire du Centre Wallonie Bruxelles

10h00-12h30 > Quels sont les différents visages de la poésie
francophone aujourd'hui

Rencontre-débat avec :

DANIEL MAXIMIN écrivain, poète et responsable littéraire du festival
francoffonies

PIERRE-YVES SOUCY directeur des éditions La lettre volée en Belgique
et du Festival des Trois Rivières au Québec.

GASTON BELLEMARE responsable des éditions Les écrits des Forges
Panorama de la poésie francophone européenne
(belge, suisse, luxembourgeoise, roumaine) québécoise, afro-caribéenne.

Problématiques abordées :

Où et pourquoi écrit-on en français ?

La poésie francophone se limite-elle aux pays francophones ?

La place de l'oralité dans la poésie francophone
(différenciation avec la culture du conte) ?

La diffusion des livres de poésie francophones.

Réseau français à l'étranger et autres moyens.

12h30-13h30 > Déjeuner (libre)

13h45-14h15 > Informations du Printemps des poètes
Bibliographie et sélection de spectacles et CD de poésie francophone
La prochaine édition du Printemps des poètes, en 2007

14h15-15h15 > à la redécouverte de Léopold Sedar Senghor
par le poète tchadien NIMROD

Découverte et redécouverte du poète francophone L. S. Senghor
dont on fête le centenaire de la naissance.
Les filiations et les influences de sa poésie.

15h15-16h15 > Rencontre avec le poète haïtien RENÉ DEPESTRE

16h30 > Visite du Marché de la Poésie



Organisation : Céline Hémon
c.hemon@printempsdespoetes.com
Tél. 01 53 80 42 47



LES ÉDITEURS DU 24^e MARCHÉ

AB ÉDITIONS L3
ABSTÈME & BOBANCE A10
ACERMA F1/F1BIS
ADEN B11/12
ADN ÉDITIONS E6
AENCRAGES & CO A15/16
AFFICHE, REVUE DE POÉSIE (L') H10/11
AGE D'HOMME (L') C9
AICLA B11/12
AL DANTE K4
ALEPH-ÉCRITURE FACE E5
AL MANAR D15
ALLIA A6
ALLUSIFS (LES) MARCHÉ NOIR
ALTERNATIVES E3
AMIS DE LOUIS ARAGON ET ELSA TRIOLET H4
AMOURIER (L') F5
ANABET D4
ANIMAL (L') MARCHÉ NOIR
ANIMA MUNDI D10
APOGÉE K6
ARALD AGENCE RHÔNE-ALPES DU LIVRE
ARBRE (L') C10
ARBRE À PAROLES (L') D6
ARCADES H1
ARÈTES (LES) A10BIS
ARFUYEN D13/14
ARICHI D12
ARPA FACE E3
ARTALLECT H3
ART ET LECTURE H3
ARTSLIVRES.COM E3
ART LE SABORD E2
ARTS VERTS DE PARIS (LES) F1/F1BIS
ASPECT A12/13
ASSOCIATION (L') MARCHÉ NOIR
ASSOCIATION DE RECHERCHES POÉTIQUES B9
ASSOCIATION DES AMIS DE JEAN BERTHET FACE A15
ASSOCIATION POUR L'INCITATION
À LA CRÉATION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE B11/12
ATELIER DE L'AGNEAU A14
ATELIER DE LA MAGNE D4
ATELIER DES BRISANTS (L') B13
ATELIER DES GRAMES A2/F9
ATELIER DU GRAND TÉTRAS A15/16
ATELIER DU GUÉ A3
ATELIER DU HANNETON A10BIS
ATELIER DU POISSON SOLUBLE FACE E2
ATELIER LA FEUGRAIE C6
ATRABILE MARCHÉ NOIR
ATTENTE (ÉDITIONS DE L') H10/11
AUTREMENT DIT D6
BABEL ÉDITEUR A7
BACCHANALES B4
BARDE-LA-LÉZARDE H9
BARQUE (LA) D4
BENOÎT JACQUES BOOKS MARCHÉ NOIR
BIBLIOTHÈQUE (LA) E3
BLEECKER STREET E6
BLEU DU CIEL (LE) H10/11

BOIS D'ORION (LE) B10
BOUDOIRS ET AUTRES D4
BOURNAZEL (DIANE DE) D15
BOUT DES BORDS (LE) E7
BRANDES D6
BRÉMOND (JACQUES) A2/F9
BRÈVES A3
BRUIT DES AUTRES (LE) H2
BUCHET CHASTEL F1/F1BIS
B.ÜLB COMIX MARCHÉ NOIR
BULLETIN CRITIQUE DU LIVRE FRANÇAIS (BCLF) B10
CACTUS MARCHÉ NOIR
CADEX ÉDITIONS A2/F9
CADRATIN (LE) B11/12
CAHIER CRITIQUE DE POÉSIE H10/11
CAHIER DU REFUGE H10/11
CAHIERS BLEUS / LIBRAIRIE BLEUE H7
CAHIERS DE POÉSIE RENCONTRES B4
CAHIERS DE VESONE A8
CAHIERS DU DÉTOUR F1/F1BIS
CAHIERS DU SENS (LES) H6
CAHIERS LUSOPHONES F1/F1BIS
CAMÉRAS ANIMALES MARCHÉ NOIR
CAPUCIN (LE) C3
CARDÈRE (ÉDITIONS DE LA) F1/F1BIS
CARNETS DU DESSERT DE LUNE (LES) FACE D15
CARROSSE (LE) F1/F1BIS
CASSANDRE MARCHÉ NOIR
CASTOR ASTRAL (LE) F3
CCP H10/11
CENDRES (ÉDITIONS DES) D2
CENTRE D'ART ET DE LITTÉRATURE E7
CENTRE EUROPÉEN DE POÉSIE D'AVIGNON D1
CENTRE INTERNATIONAL DE POÉSIE MARSEILLE H10/11
CENTRE RÉGIONAL DU LIVRE DE FRANCHE COMTÉ A15/16
CENTRE RÉGIONAL DU LIVRE DE LORRAINE A12/13
CENTRE WALLONIE-BRUXELLES D6
CÉPHÉIDES F1/F1BIS
CÉSURE K6
CHAMCHINOV (SERGE) FACE B8
CHANDEIGNE E3
CHASSE PATATE (LE) FACE B10
CHEMINÉE À TIRAGE CONFIDENTIEL (LA) B11/12
CHEYNE ÉDITEUR F8
CHRONIQUES ERRANTES ET CRITIQUES A14
CINQUIÈME ROUE (LA) F1/F1BIS
CIPM "LE REFUGE" H10/11
CIRCÉ C9
C//R/C/É F6
CL.A.P B2
CLIVAGES B11/12
CLOU DANS LE FER (LE) FACE B12
CNEAI (CENTRE NATIONAL DE L'ESTAMPE
ET DE L'ART IMPRIMÉ) MARCHÉ NOIR
COMMUNAULTÉ FRANÇAISE WALLONIE-BRUXELLES D6
COMMUNE H5
COMPACT B7
COMPAGNIE DE L'ÉTOILE (LA) FACE D13
COMPLICITÉS K2
COMUS MOMUS & CO
CONTRE-ALLÉES F1/F1BIS
CORLEVOUR (ÉDITIONS DE) A7
CORMIER (LE) D6
CORNELIUS MARCHÉ NOIR
CORPS PUCE C10
COUDRIER (LE) D6
COUR PAVÉE (LA) FACE D10
CRÉAPHIS D10
DAILY BULL (LE) D5
DÉCHARGE A10BIS
DEL ARCO B3
DÉLIRANTE (LA) B6
DERNIER TÉLÉGRAMME K4
DES FEMMES (ÉDITIONS) - ANTOINETTE FOUQUE F1/F1BIS
DESNEI H9
DESPALLES ÉDITIONS D3
DES PRÉS (LIBRAIRIE) F1/F1BIS
DIATEINO L2
DIGITALE (LA) K6
DISEUSE (LA) F1/F1BIS
DOGANA (LA) B11/12
DOMENS A3
DOUBLE JE FACE E5
DOUDOU D4
DRAGONNE (LA) A12/13
DROZOPHILE MARCHÉ NOIR
DUMAS TITOULET K7
DUMERCHÉZ E6
ÉCHO D'ORPHÉE D4
ÉCLAT (L') MARCHÉ NOIR
ÉCLATS D'ENCRE L6
ÉCLOSE (L') MARCHÉ NOIR
ÉCRITS DES FORGES H1
ÉDITEURS ASSOCIÉS A10BIS
ÉDITIONS DU 57 (LES) MARCHÉ NOIR
ÉDITIONS ISABELLE SAUVAGE F1/F1BIS
EMPREINTES FACE D12
EN FORÊT/VERLAG IM WALD A15/16
ENNOÏA E3
ENTREVUES D4
EPM ÉDITIONS L4
ÉQUIPAGES (LIBRAIRIE) F1/F1BIS
ESCAMPETTE (L') B11/12
ESPACE POÉSIE D6

ESPERLUETTE A10BIS
ESTRACELLE C12
ESTUAIRE H1
ÉTOILE DES LIMITES (L') C11
ÉTRANGÈRE (L') D6
EUROPE E1
EXIT L5
FAIRE PART C11
FAIS LE TOI-MÊME SI T'ES PAS CONTENT FACE B3
FAITES ENTRER L'INFINI H4
FANLAC A8
FARIO D4
FARRAGO H10/11
FATA MORGANA F7
FÉDÉRATION EUROPÉENNE
DES MAISONS DE POÉSIE - RÉSEAU INTERNATIONAL D1
FÉDÉROP C3
FESTIVAL FRANCO-ANGLAIS C7
FEUGRAIE (LA) C6
FIBRES LIBRES ÉDITIONS MARCHÉ NOIR
FICELLE K3
FLI F1/F1BIS
FIN H10/11
FINITUDE B13
FINNISH LITERATURE INFORMATION CENTRE F1/F1BIS
FLAMMARION E5
FLBLB MARCHÉ NOIR
FLIES FRANCE A10BIS
FOLLE AVOINE K6
FONDATION MAURICE CARÈME K5
FORMULES B9
FPC / FORMES POÉTIQUES CONTEMPORAINES B9
FRAM (LE) D6
FREMOK MARCHÉ NOIR
GALLIMARD D11
GARE MARITIME D1
GAZ MOUTARDE H1
GENESIS A11
GENÈVÈVE PASTRE H3
GESTE D4
GINKGO E3
GRADIVA (LA) - LIBRAIRIE B11/12
GRAMMAIRE ET GRAPHIE C10
GRAND INCENDIE (LE) L5
GRÈGES C8
HARMATTAN (L') C11
HERMAPHRODITE A12/13
HEXAGONE C2
HIVER (CLÉMENCE) C4
HOMMES SANS ÉPAULES (LES) FACE A14
HOMNISPHERES MARCHÉ NOIR
HORS SOL (GALERIE) K3
ICI ET LÀ D1
IDÉE BLEUE (L') A10BIS
IKKO FACE B12
IMHO MARCHÉ NOIR
IMPRESSIONS NOUVELLES B9
IMPRIMERIE D'ALSACE-LOZÈRE E8
INCERTAIN SENS MARCHÉ NOIR
INDICATIONS D6
INDIGO ET CÔTÉ-FEMMES FACE E7
INTERFÉRENCES E3
INVENTAIRE (L') C4
INVENTAIRE / INVENTION MARCHÉ NOIR
J'AI DEUX MAINS GAUCHES MARCHÉ NOIR
JHON MARCHÉ NOIR
JOURNAL DES POÈTES (LE) D6
JOURNAL D'UN JOUR H9
JOURNAL LITTÉRAIRE (LE) L6
KARGO MARCHÉ NOIR
KHIASMA MARCHÉ NOIR
KICKSHAWS B5
'L A2/F9
LANORE K5
LANSKINE B11/12
LA PART COMMUNE FACE E8
LATITUDES F1/F1BIS
LETTRE VOLÉE (LA) D6
LETTRES VIVES D13/14
LÈVRES URBAINES H1
LIAISONS D6
LIBELLÉ FACE A11
LIBERTÉ H1
LIBRAIRIE ESPAGNOLE F4
LICORNE AILÉE (LA) FACE D13
LINEA REVUE DE LITTÉRATURE FACE E3
L'ROLI C10
LITTÉRATURES PIRATES MARCHÉ NOIR
LIVRES DANS LA VILLE (DES) K6
LIVRES OBJET DU FARFADET FACE E5
L'ORMAIE K2
LOUP DE GOUITTIÈRE (LE) K1
MÂCHE-LAURIER E1
MAELSTRÖM D6
MAIN COURANTE H2
MAIN DE SINGE (LA) B7
MAISON CLOSE A12/13
MAISON DE LA POÉSIE D'AMAY D6
MAISON DE LA POÉSIE DE NAMUR D6
MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES D1
MAISON DE LA POÉSIE DE PARIS D1
MAISON DE LA POÉSIE DE RENNES - BEAUSÉJOUR D1
MAISON DE LA POÉSIE DE SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES D1
MAISON DE LA POÉSIE ET DES MÉTIERS DU LIVRE D4

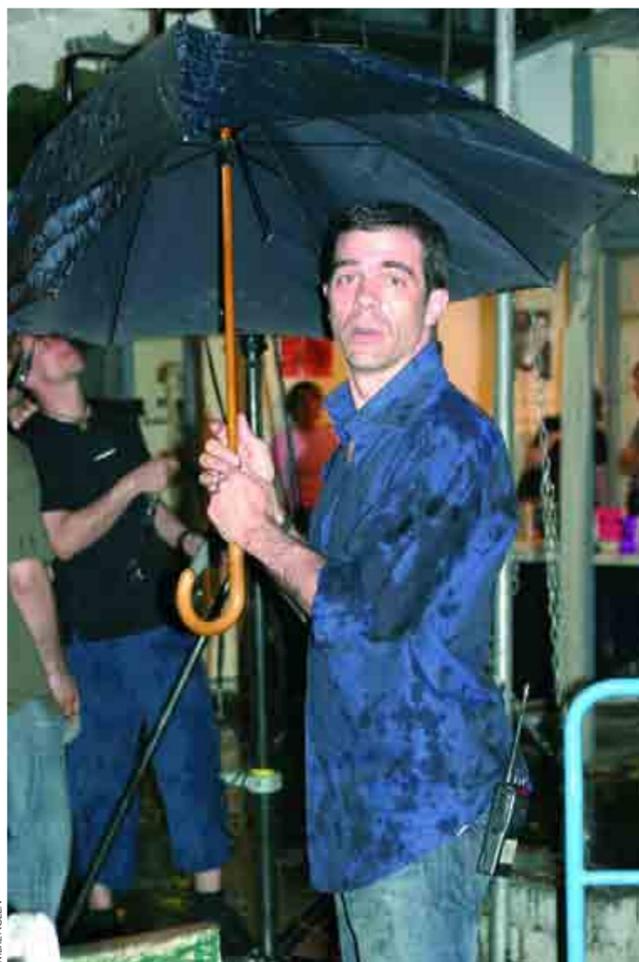
des LETTRES marché

Marché des Lettres est un journal publié par
Circé, association loi 1901
Siège social : 12 rue Pierre et Marie Curie
75005 Paris - France
Bureaux : 3 rue Lhomond 75005 Paris - France
Tél. [00 33] (0)1 44 32 05 95 / Fax : [00 33] (0)1 44 32 05 91
e-mail : mdp@jmplace.com
Directeur de la publication : Jean-Michel Place
Rédactrice en chef : Arlette Albert-Birot
Secrétaire de rédaction : Vincent Gimeno
Assistants de la rédaction : Émilie Cameleyre, Victor Guégan
Direction artistique et maquette :
Michel Mousseau, Stephan Nave

Ont collaboré à ce numéro : François-Jean Authier,
Édith Azam, Julien Blaine, Élodie Bouygues,
Ghislaine Brault-Molas, Anne Brouillet, Hélène Cazes,
Sylvestre Clancier, Thierry Clermont, Roser Cosials,
Nathalie Colleville, Daniel Crumb, Claude Debon,
Marc Delouze, Jacques Demarcq, Bruno Doucey,
Jacques Douté, Jean-Pascal Dubost, François-Michel
Durazzo, Marie-Florence Ehret, Tristan Felix,
Jacques Fournier, Hubert Haddad, Jean Jordy, Yves Jouan,
Daniel Legrand, Philippe Longchamp, Sabine Macher,
Sandrine Marcillaud-Authier, Claire Mathon,
Pierre Maubé, Jérôme Mauche, Élodie Meunier,
Jean Miniac, Joëlle Pagès-Pindon, Éric Parisis,
Xavier Person, Jack Ralite, Aline Ranaivoson,
Dominique Ranaivoson, Laurine Rousselet,
Philippe Routier, Valérie Rouzeau, Valérie Schmitt,
Marianne Simon-Oikawa, Fabio Scotto, Alain Suiéd,
Bertrand Tassou, Florence Trocmé, Jean-Claude Xuereb

Un supplément huit pages « Poésie finlandaise » offert
avec *Marché des Lettres* n° 6, à épuisement du stock.

Achévé d'imprimer chez Roto-Champagne, France
© Circé, 2006 www.Poesie.Evous.fr



Littératures pirates/Daw

Créée en 1991 pour développer les interactions productives entre art et société, l'association Dissidence Art Work ou **DAW** a investi le livre comme terrain privilégié de son action. Sous le label **Littératures Pirates**, elle développe, avec ses partenaires français et étrangers, un réseau de coopération interprofessionnel et transdisciplinaire.

Ses actions comprennent :

- > L'organisation de rencontres, d'événements et d'expositions ;
- > La mise en place d'actions de coopérations locales, interrégionales et internationales dans le domaine de l'édition, de la diffusion, de la promotion et de l'action culturelle ;
- > L'animation d'ateliers publics et professionnels ;
- > Le développement du label éditorial **FRMK**, maison d'édition européenne des littératures graphiques, en collaboration avec le collectif d'artistes **Frémok/Fréon Asbl**.

Littératures Pirates est né en 2002 de la nécessité de mettre en valeur, par des pratiques inventives, la création éditoriale indépendante. Ses actions favorisent les échanges et les collaborations entre les acteurs du livre (auteurs et artistes, éditeurs, diffuseurs, libraires, bibliothécaires, associations culturelles, institutions, public) pour une meilleure promotion de la bibliodiversité, selon le terme proposé par l'**Alliance des éditeurs indépendants**.

Face aux formes de marchandisation ou de précarisation, l'activité culturelle, quelle que soit son expression (artistique éditoriale ou événementielle) est soumise à des difficultés économiques qui mettent en danger son caractère particulier. Pour dépasser ce constat, **Littératures Pirates** parie sur l'invention et l'échange. Elle voit dans les pratiques solidaires et équitables l'occasion de nouer de manière fructueuse les enjeux artistiques, culturels et sociaux.

Pour permettre au public de découvrir les productions des éditeurs indépendants qui œuvrent au service de la création artistique et intellectuelle, mais aussi pour permettre à ceux-ci de se rencontrer et d'échanger, **Littératures Pirates** organise des manifestations durant toute l'année : rencontres avec le public et/ou les professionnels, organisation d'événements, d'expositions et d'ateliers (écriture, sérigraphie, gravure). Ces actions visent à former et informer les publics autant qu'à fédérer et développer les coopérations entre les acteurs du livre indépendant. Les événements **Littératures Pirates** présentent le travail d'éditeurs-créateurs indépendants portés sur les croisements des formes et des idées. Ils se construisent autour de deux axes: des librairies éphémères qui présentent la production des éditeurs, des programmations artistiques et professionnelles mises en place avec des structures partenaires.

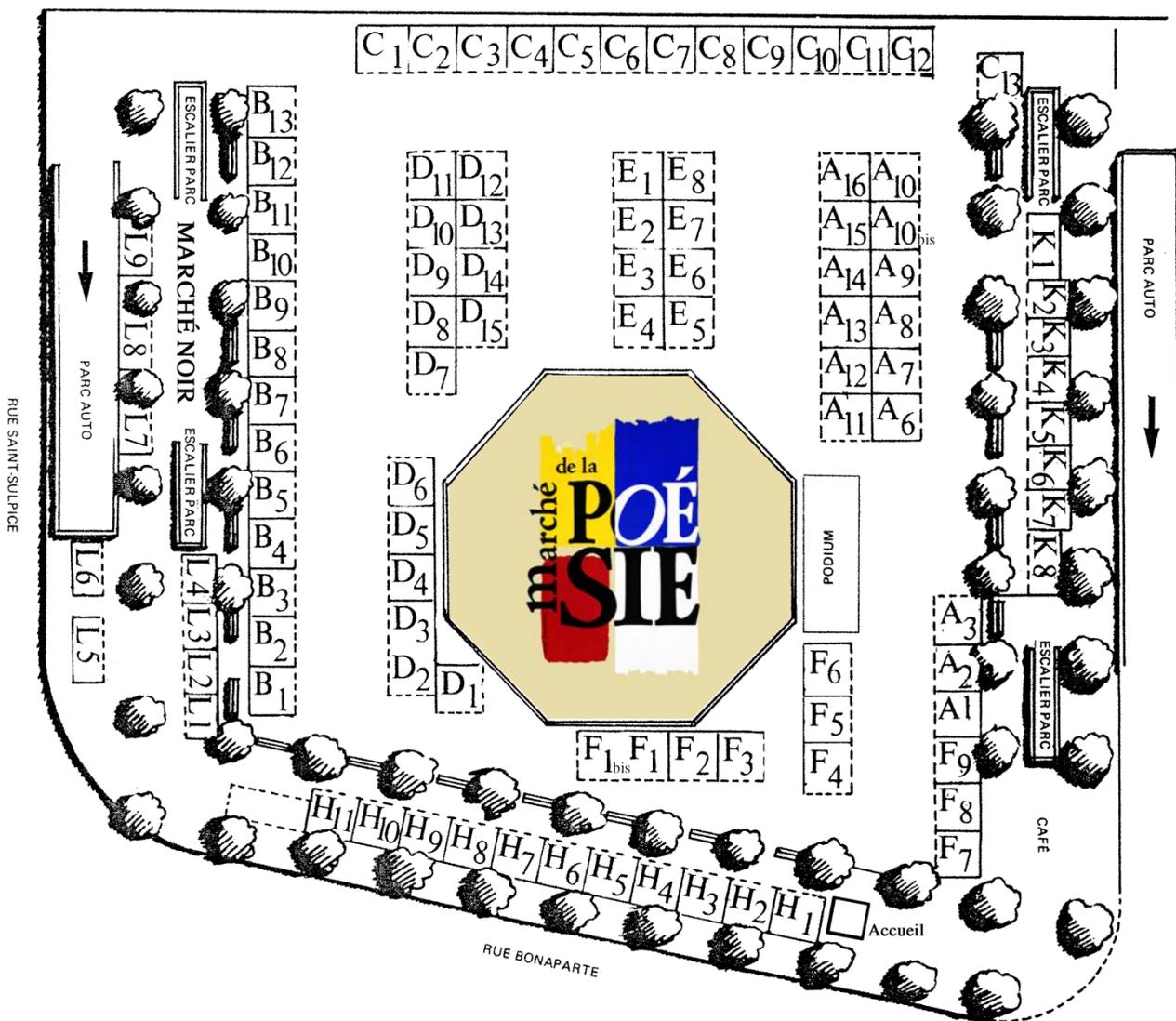
Le festival Littératures Pirates combine ces deux aspects dans des configurations différentes selon le lieu investi. Interventions de chorégraphes, de réalisateurs et de plasticiens y côtoient lectures, rencontres, débats et présentations.

Around du festival s'est peu à peu constitué un réseau interprofessionnel qui permet de développer des actions collectives avec des structures partenaires. Les dernières éditions du festival se sont tenues au Centre Pompidou en partenariat avec la Bibliothèque publique d'information et à Angoulême lors du Festival international de la Bande dessinée en janvier 2006.

Aujourd'hui, **Littératures Pirates** est la signature d'un réseau qui marque le souci, tant politique que poétique, de la mise en valeur des créations intellectuelles, artistiques ou pratiques de l'édition indépendante. À travers **Littératures Pirates**, **DAW** participe à la réflexion ou aux actions d'associations, de collectifs ou d'institutions publiques locales, nationales et internationales pour des outils favorisant la promotion de la production éditoriale vers le public et la circulation de l'information entre les acteurs du livre indépendant en France et à l'étranger.

Contact : Claire Mathon
claire@litteraturespirates.org
 Littératures Pirates/DAW

119 bis rue de Paris 93100 Montreuil / Tél. 01 48 58 20 90
WWW.LITTERATURESPIRATES.ORG



- MAISON DE LA POÉSIE NORD PAS-DE-CALAIS C12
- MAISON DE LA POÉSIE RHÔNES-ALPES B4
- MAISON DES ARTS VIVANTS (LA) E7
- MAISON DES ÉCRIVAINS ÉTRANGERS ET TRADUCTEURS E1
- MANGLAR FACE B12
- MARCEL LE PONEY (ÉDITIONS) E7
- MATIÈRES MARCHÉ NOIR
- MAUGUIN L. F1/F1BIS
- MEET E1
- MELUSINE C9
- MEMO MARCHÉ NOIR
- MÉMOIRE VIVANTE FACE D9
- MENSUEL LITTÉRAIRE ET POÉTIQUE (LE) D6
- MERCURE DE FRANCE D7
- MERCURE LIQUIDE MARCHÉ NOIR
- MIDI A14
- MIX. FACE D11
- MOEBIUS C1
- MORT-QUI-TROMPE (LE) A12/13
- MOTUS D8
- MULTIPLAST K7
- MULTIPLÉS D9
- MURMURE (ÉDITIONS DU) E3
- MUSÉE BIBLIOTHÈQUE ARTHUR RIMBAUD C11
- NAHJJA A2/F9
- NIOQUES B9
- NOÉSIS B9
- NORÔIT E2
- NOUVEL ATHANOR (LE) H6
- NOUVEL REVUE FRANÇAISE D11
- NOUVELLE TOUR DE FEU L1
- NUÏE K7
- NUIT MYRTIDE (LA) MARCHÉ NOIR
- NUNC A7
- OBSIDIANE E1
- OCTAVIENNES (LES) H3
- CEIL ÉLECTRIQUE (L) MARCHÉ NOIR
- OFFENSIVE MARCHÉ NOIR
- OFFICE CULTUREL DE L'AMBASSADE D'ESPAGNE F4
- OIE DE CRAVAN (L) MARCHÉ NOIR
- OISEAUX DE PASSAGE A10
- OPALES B11/12
- ORBE MARCHÉ NOIR
- OSTINATO RIGORE A11
- OTTEZEC D3
- PAPILLES A15/16
- PARADE SAUVAGE C11
- PARC H9
- PARIS MUSÉES MARCHÉ NOIR
- PAROLE ERRANTE (LA) A9
- PAS, F1/F1BIS
- PASSAGE D'ENCRE D2
- PASSAGE DU NORD-OUEST E3

- PASSAGE PIÉTONS A10BIS
- PASSE (LA) F1/F1BIS
- PAULHAN CLAIRE H8
- PAUPIÈRES DE TERRE H8
- PAVUPAPRI FACE E2
- PERCE-NEIGE L5
- PETIT ÉCHO (LE) D4
- PHI E4
- PHILIPPE (JEAN-LOUP) F1/F1BIS
- PICASCO C10
- PLACE (JEAN-MICHEL) A11
- PLEINE PAGE B11/12
- POÉSIE PREMIÈRE D9
- POINT D'INTERROGATION D4
- POINTS DE SUSPENSION A10BIS
- POLYGRAPHE (LA) B7
- PORTE DES POÈTES (LA) C5
- PPT (PLOUM PLOUM TRALALA) MARCHÉ NOIR
- PRÉ#CARRÉ FACE D15
- PRÉTEXTE ÉDITEUR C8
- PRINTEMPS DES POÈTES D1
- PROMOTION ARTS & CULTURE H9
- PROPOS DE CAMPAGNE B8
- PROPOS2ÉDITIONS B8
- PYRO L5
- QUIDAM ÉDITEUR MARCHÉ NOIR
- QUIQUANDQUOI? FACE B12
- QUOI? D4
- RACINE (LIBRAIRIE GALERIE) FACE A14
- RACKHAM MARCHÉ NOIR
- RAGAGE D4
- REFLET DE LETTRES B9
- REHAUTS C6
- REMUE-MÉNAGES D6
- RENARD PÂLE (LE) E8
- RENCONTRES E7
- REQUINS MARTEAUX (LES) MARCHÉ NOIR
- REVUE COMMUNE H5
- REVUE DES REVUES D4
- REVUE D'ESTHÉTIQUE A11
- REVUE QUOI? D4
- REVUE VERLAINE C11
- RITAGADA MARCHÉ NOIR
- ROUGE-GORGE FACE B4
- ROUGE PROFOND E3
- ROUGIER V.ÉDITIONS K3
- SABORD (LE) E2
- SAINTE-MONT L6
- SARRAZINE B11/12
- SCHENA EDITORE K5
- SEGHERS D7
- SÉMOISE MARCHÉ NOIR
- SENS & TONKA A9

- SÉQUENCES C6
- SEUIL (ÉDITIONS DU) C8
- SIGILA F1/F1BIS
- SIGNUM D10
- SINGE A12/13
- SOCIÉTÉ DES AMIS DE LOUIS ARAGON ET ELSA TRIOLET H4
- SOLEIL NATAL (ÉDITIONS DU) L1
- SOLITAIRES INTEMPESTIFS (LES) A15/16
- SONART H3
- SORGUE B10
- SPECTRES FAMILIERS H10/11
- SU-CURE/SALE B9
- TAILLUS PRÉ (LE) D6
- TAOR F1/F1BIS
- TARABUSTE C13
- TEMPS DES CERISES (LE) H5
- TEMPS QU'IL FAIT (LE) B11/12
- TEMPS VOLÉ (LE) F7
- TÉTRA LYRE D6
- THÉLÈME FACE B10
- THÉODORE BALMORAL D8
- TIPAZA K2
- TRADUCTIÈRE (LA) C7
- TRANSIGNUM C7
- TRAVERS A15/16
- TRAVERSIÈRE B1
- TRIAGES C13
- TRIBORD MARCHÉ NOIR
- TRIDENT NEUF FACE B11
- TRIPTYQUE C1
- TRUFFAUT (FRANÇOISE) MARCHÉ NOIR
- TYPO C12
- UNES B2
- UN ETAT D'ESPRIT E3
- UNION DES ÉCRIVAINS DE GRENOBLE-DAUPHINÉ - SAVOIE B4
- URDLA B11/12
- VACARME MARCHÉ NOIR
- VAGUE BESOGNE D4
- VAGUE VERTE C10
- VANNEAUX (LES) C10
- VERDIER F7
- VILLE-MARIE LITTÉRATURE C2
- VIRGILE A15/16
- VLB C12
- VOIX D'ENCRE D12
- WALLONIE-BRUXELLES D6
- WIGWAM MARCHÉ NOIR
- WILLIAM BLAKE & CO.ÉDIT B11/12
- XÉROGRAPHES (LES) FACE E6
- XÉRO/4 FACE E6
- YELLOW NOW MARCHÉ NOIR
- ZÉDELÉ FACE B4

MARCHÉ DES LIVRES

Quitte

Olivier Bourdelier

Wigwam, 2005, 16 p., 4,60 €

« Méfiez-vous des oiseaux et méfiez-vous des fleurs / d'aventure suis revenu / maigre nu / dur. » Dans ces quelques vers un art poétique s'exprime. Mais il serait trompeur d'y voir le seul versant de l'écriture d'Olivier Bourdelier. En réalité, le cœur interne de sa poésie se tient sur un fil tendu entre contentement et expansion, dissociation



énigmatique et enjambement de failles douloureuses, assèchement minéral et désir d'autres horizons en lesquels, peut-être, se fier. « Oh les lieux rouges de l'enfance ! » écrivait-il en pensant à Léopold Sédar Senghor dans son précédent recueil, *Araignée* (Tarabuste, 2001). À ceux-ci on pourrait ajouter la tentation du sacré qui affleure à travers les interstices d'une réalité durement passée au tamis. Comme une fleur de crocus qui parviendrait à percer un sol granitique, justifiant ainsi la citation de Leonard Cohen placée en exergue : « *And every breath we drew was hallelujah.* »

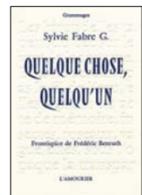
JEAN MINICAC

Quelque chose, quelqu'un

Sylvie Fabre G,

avec un frontispice de Frédéric Benrath
L'Amourier, coll. *Grammages*, 2005, 62 p., 19 €

Du dernier recueil de proses poétiques de Sylvie Fabre G, il nous faut retenir en premier lieu le choix de la belle maison d'édition, L'Amourier, et de sa collection « Grammages », dans laquelle le papier en effet possède un « poids », une matière et



une densité peu communes. Cette matière de l'écriture, désignée, désirée, se retrouve dans le texte de S. Fabre G. En quarante pages d'une prose à la fois rayonnante et ramassée, et en quatre saisons, l'auteur nous convie à l'accompagner dans un paradoxal « pèlerinage plein de vide », une ascension, l'exploration d'un désir sans nom et sans objet, vers « quelque chose, quelqu'un ». La poésie sert cette histoire énigmatique, en redoublant la quête spirituelle d'une interrogation sur ses propres moyens : parole « semeuse de lignes », incertaine d'elle-même, penchée, mais aussi vertige du mot qui célèbre la victoire de son élaboration vaille que vaille, vers les Pâques printanières, où le mot « amour » – quelque chose – est enfin prononcé.

ÉLODIE BOUYGUES

C'est mon vocabulaire qui m'a fait ça

Jack Spicer, traduit par Éric Suchère

Le bleu du ciel, 2006, 352 p., 25 €

Homosexuel de la Côte Ouest, au lieu de s'intégrer comme naturellement à la génération beat, Spicer jette un regard critique sur des traditions poétiques dont les fantômes le hantent : de Lorca (1957), jusqu'aux approches universitaires moquées dans *Langage* (1964), en passant par son ami



Robert Duncan (Admonitions, 1958), ses contemporains Williams (Une brouette rouge, 1959), Creeley (Hommage, 1960) et quelques autres, mais aussi les légendaires Billy The Kid (1958), Rimbaud (Un faux roman sur la vie d'A.R., 1960) et Le Saint Graal (1962). Tout se passe comme si Spicer se protégeait de ce

qu'il ressent au quotidien par ces présences et réciproquement. Souvent des commentaires distancient encore les poèmes. Et cela dans un style tourbillonnant où les hantises s'entrechoquent aux bonheurs de la quête – d'amour ou d'océan. Une carrière (dix ans) aussi fulgurante que les douze livres qui la jalonnent, tous ici réunis dans une traduction convaincante.

JACQUES DEMARCO

Connaissance du temps

Lucio Mariani

Gallimard, coll. *L'Arpenteur*, 2005, 92 p., 15 €

Connaître toute chose par le temps qui est la forme de toute chose : voilà ce que propose Lucio Mariani dans ses quarante courtes pièces et le poème-fresque qui les dôt. La phrase, parfois narrative, oublie bien souvent le moi du poète et embrasse le monde en un mouvement continu d'incarnation. Ainsi le concept devient la chose, sensuelle et palpable, le divin habite la nature, le temps se fait espace praticable. Désormais intime, le cosmos s'ouvre en nous car l'instant de notre lecture est vieux de mille ans : il est la genèse comme la fin, la nature moite et maternelle de l'Italie d'antan comme le vide pressenti par la vieillesse, il est « vie et mort confondues dans la formule immobile du temps ». De cette ultime fusion naît la joie sombre du sceptique dont la lucidité sévère ne parvient pas à étouffer le vivant désir. Lucio Mariani, poète-métronome, arpente et mesure, « sous l'olivier [il] pose sa mémoire », et c'est comme un remède à l'amnésie contemporaine.

ANNE BROUILLET

Les Anciens Combattants

Jacques Doué

L'Harmattan, 2005, 90 p., 11 €

Certains poètes attendent une vie pour se rappeler à nous. Je me souviens d'un ensemble très construit paru dans une revue d'avant-garde, *Dérive*, animée par Guy Darol, auteur d'un *Hardellet* décisif entre autres éloquents rappels aux fiers désordres de l'avenir. Jean Marie Le Sidaner, poète mémorable jusque dans l'espèce d'offrande critique qui occulte son œuvre, remarqua l'auteur incidemment. Après mille ans



d'attente, ce dernier, longtemps professeur en khâgne et hypokhâgne, signe les Anciens Combattants où je retrouve l'ample scansion héroïque et funèbre d'un Antique, au sens noble, militant du printemps lacrymogène, fort en tremblements et en convulsions. On songe à d'Aubigné, au bel Hugo de Dieu, ou des Châtiments, à Jacques Audibert, à tous les batteurs d'estrade campés devant l'abîme. Certes, il n'est pas novice, mais la voix porte au-delà des catacombes en profitant du gouffre : « Nous n'aurons rien bâti, rien détruit. Aucune ombre / De fenêtre éboulée ne porte notre nom. »

Jaques Doué revient du Temps, avec l'Histoire en écharpe, pour dire élégamment une fausse prise de la Bastille ou le crépuscule d'Octobre. On peut l'écouter, décalé, car la poésie surgit comme la foudre, avec des retards à jamais circonstanciés « bien dressée pour le vin des morts ». Par ce livre aux accents oraculaires, à rebours des modes, le vétéran reprend de l'active, entre deux barricades pensive, dans l'ample théâtre des orages.

HUBERT HADDAD

programmation du 24^e Marché de la Poésie

entrées libres

Jeudi 15 juin



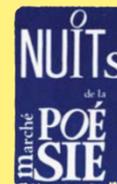
AMBROISE

Camille Bazbaz
Musique sur parole

Concert
20 heures / Podium du Marché

Samedi 17 juin

Soirée Finlandaise #3



2^e nuit du 24^e Marché
de 20 heures à 23 h / Podium
soirée présentée par Sylvie Moussier

Inger-Mari Aik
Claes Andersson
Catharina Gripenberg
Jyrki Kiiskinen
Kirsi Kunnas
Helena Sinervo

Lectures en français par
Kirs Poutanen

Rap saâmi par Amoc
accompagné par Ruzze

Et aussi...

Jeudi 15 juin / Podium
17 h 30 » Inauguration officielle

Vendredi 16 juin / Podium
17 h » Remise du Prix international
de poésie francophone Yvan Goll

Samedi 17 juin / Podium
15 h 30 » Table ronde organisée par la Société
des Gens de Lettres
« Le droit d'auteur en poésie »

17 h 30 » Remise du Prix
Antonio Viccaro - Les Trois Canettes

Dimanche 18 juin / Podium
15 h 30 » Table ronde organisée par Circé
« Créer un réseau
de petits éditeurs indépendants »

17 h 30 » Remise du Prix
Coup de cœur - Parole enregistrée
de l'Académie Charles Cros

Samedi 17 et dimanche 18 juin
Terminus Place Saint-Sulpice

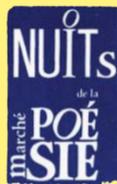
« Un autobus à plate-forme »
Autour du quartier Saint-Germain,
trois itinéraires et quinze stations-poèmes
pendant toute la durée du Marché

Du jeudi 15 au dimanche 18 juin

« Des voix d'écrivains dans la ville »
L'association Accents graves Québec
installe deux postes d'écoute présentant
des lectures par des voix de poètes francophones

Vendredi 16 juin

francoffonies



1^{re} nuit du 24^e Marché
de 20 heures à 22 h 30 / Podium
soirée présentée par Sylvie Moussier

avec la présence exceptionnelle
de René Depestre
Nimrod, Gabriel Okoundji

HOMMAGES

Jamel Eddine Bencheikh
par Claude Debord et Arlette Albert-Birot

Gaston Miron

par Hélène Dorion, Robbert Fortin,
Nicole Brossard, et José Acquelin

Arnaud Pelletier

par Hubert Haddad, Marcel Moreau
et Laurine Rousselet

Trois Roumains à Paris

Benjamin Fondane, Ilarie Voronca,
Gherasim Luca

par Ève Griliquez

accompagnée par Gaspard Clauss au violoncelle

Démocratisation culturelle, diversité littéraire ?

JAMAIS la production de livres en France n'a été aussi prolifique. Ce qui pouvait passer pour une « démocratisation » du marché du livre, produit en réalité des effets inverses, et ce, pour deux raisons principales : d'une part, la diffusion et la distribution sont devenues plus accessibles qu'auparavant, et les projets visant à accélérer le processus d'intégration d'éditeurs à ces réseaux se multiplient. D'autre part, les progrès techniques de la chaîne graphique (PAO, impressions offset et numérique), ces dernières années, ont considérablement facilité la production de livres. L'on pourrait se réjouir d'une telle évolution qui va dans le sens d'une diversification indéniable de l'offre. Pourtant, face à

l'abondance nouvelle, le lecteur ne risque-t-il pas de renoncer au plaisir de la découverte, et de ne s'en remettre qu'aux livres les plus visibles, et donc les plus médiatisés, selon des techniques qui restent largement hors de la portée des éditeurs indépendants ?

une diversification indéniable de l'offre

Ces derniers subissent depuis un an une crise majeure, qui se manifeste par une vague de retours sans précédent et donc une dette à leur diffuseur pour nombre d'entre eux. Le système repose sur une production qui ne cesse d'augmenter alors que le lectorat est loin d'être extensible et que la capacité d'absorption des libraires est limitée. Mais le « remède » choisi par beaucoup d'éditeurs

(les grandes maisons en premier lieu) afin de survivre et de maintenir artificiellement leur niveau de revenu, ne pourra qu'aggraver le mal, en contribuant à former une véritable « bulle productive ». En d'autres termes, le marché est déjà totalement saturé, mais il faut produire davantage encore pour espérer se maintenir, quelles qu'en soient les conséquences.

La logique actuelle du marché est en outre défavorable aux éditeurs indépendants et à la durée de vie du livre dans la mesure où elle oppose le « temps long » que réclame l'élaboration d'un catalogue de qualité, au temps court, privilégié par la plupart des acteurs de la chaîne du livre, et qui impose d'éliminer les livres pas ou peu rentables immédiatement.

Daniel Legrand

À chacun son édition

Lors du dernier Salon du Livre, Francis Esménard (Albin Michel) et Antoine Gallimard (groupe éponyme) ont, à l'occasion d'un entretien paru dans *Paris-Match*, accusé la petite édition d'être à l'origine du trop grand nombre de parutions, les accusant ainsi de noyer le marché du livre et de la librairie. Chiffres à l'appui, il suffira à tout un chacun de consulter *Livres-Hebdo* ou les données économiques du Syndicat national de l'Édition (S.N.E.). Nous savons tous que le phénomène est inverse. Antoine Gallimard s'en est même excusé dans les colonnes du *Monde*, Francis Esménard, lui, a préféré la politique de l'autruche. *Paris-Match*, auquel nous avons demandé un droit de réponse, a fait la sourde oreille. Ce début d'année fut également riche en rebondissement puisque le S.N.E. a dévoilé depuis quelques mois son projet « Calibre », solution de distribution pour les petits éditeurs indépendants. Le manque de concertation – étonnant de la part d'un « syndicat » – dont ce projet est issu ne surprendra guère ceux auquel le projet est destiné (la petite édition indépendante), puisque l'on ne les associe qu'une fois la structure établie, ne leur permettant ainsi que de participer aux ravalements de façade.

Aujourd'hui, l'état des lieux est différent. Il y a deux ans, confrontés à la survie même du *Marché de la Poésie*, nous avons réuni nos amis éditeurs pour leur faire part de notre problématique. Nous avons entendu ce jour-là des dizaines de voix parler à l'unisson « rassemblement », d'« union ». Quelques mois plus tôt, le S.N.E. – toujours « hautement concerné » par la petite édition – sentait le vent tourner et organisait un premier débat, puis une commission. Plutôt qu'unir ou rassembler, notre association, Circé, tente de constituer un réseau de petits éditeurs indépendants pour faire valoir auprès du Syndicat, du ministère de la Culture, des C.R.L. et autres institutions concernées, une concertation véritable sur un sujet aussi brûlant, urgent et fragile que l'avenir de la petite édition indépendante. Notre initiative en est encore à ses balbutiements, mais le principe est là. Débattre ensemble, à travers un réseau national où chaque éditeur concerné doit être de la partie. Nous ne sommes pas spectateurs et ne laisserons pas s'aplanir les reliefs du monde éditorial qui, malgré toutes les commissions, études ou réalisations menées jusqu'à présent n'ont abouti qu'à lézarder encore plus la petite édition dans une production éditoriale aux enjeux économiques qui nous dépassent. Alors, restons naïfs tout en faisant savoir que nous sommes acteurs, et que nos expériences doivent aussi servir à construire les solutions à nos problèmes.

Je ne manquerai pas de saluer également d'autres initiatives telles celle de L'Autre livre et de son livre blanc : il existe maintenant quelques structures pour « coordonner » la petite édition indépendante, pour agir et coopérer. Nous serons présents, avec les éditeurs, pour participer activement (et non en répondant simplement à quelque questionnaire).

La diffusion et de la distribution en sont les clés essentielles. Nous ne nous laisserons pas « calibrer » à merci.

Vincent Gimeno

Une table ronde, organisée par Circé, aura lieu sur le Podium du Marché, le dimanche 18 juin de 15h30 à 17h, sur le thème « Créer un réseau d'éditeurs ».



AMBRE NOÛLEN

Paris n'est pas ce qu'il devrait

Claude Meunier

Éditions de l'Amandier

C'est étrange comme les poètes qui ont écrit sur Paris furent rarement des rigolards. Fargue, Roubaud, Réda. Peut-être parce que pour écrire sur Paris, il faut vivre dans Paris – et ce n'est pas drôle tous les jours. Pas rigolards, les poètes, mais en revanche, souvent, leurs poèmes sont traversés par un



humour fulgurant comme une horde de sangliers traversant les Champs-Élysées. Les poèmes de Claude Meunier sont ainsi, ils fulgurent, à les lire, les bras nous en

tombent, et la vieille logique du piéton indifférent prend soudain ses jambes à son cou : « Rue des Martyrs, c'est monter un peu », « La rue de la Perle est des plus agréables, on peut la prendre dans les deux sens », « Ce matin (dimanche 2003) / la rue de Patay a des airs de campagne ». Héritier de Queneau (oh que oui !), d'Alais (dans tous les sens), cousin de Delbourg (pas triste !), Claude Meunier nous avertit dans sa Proposition 1 : « Je voudrais changer le nom des rues de Paris, / et, par un effet de poésie, / les adapter à mon hypocondrie ». Vaut le détour.

MARC DELOUZE

Écrire dans le noir

Benoit Conort

Champ Vallon, 2006, 220 p., 16 €

Il faut la patience digestive du boa constrictor pour apprécier à sa juste mesure ce fascinant objet littéraire, à la lisière du poème et de l'essai, de la confession hors pudeur et de l'analyse littéraire. Fildefériste, Conort prend là de grands risques à hauteur de sa passion pure pour la poésie : « il plonge dans l'épaisseur noire va jusqu'au doloir / d'où elle vient pourquoi cette / douleur sourde



douleur lourde ». Sur un rythme effréné, convoquant les fantômes, multipliant les références et les citations, il creuse, rumine, frotte de noir cette apnée en ténèbres qu'est l'origine

du poème. Ici, pas de complaisance, d'excès de chair ni de compromis. Régulant une fois pour toute le débat et les exaltations stériles opposant la poésie à la prose, Conort développe, entre autres, un salutaire plaidoyer pour le verset (celui de Claudel, de Segalen, de Saint-John Perse) et son renouveau : « j'appelle verset cet excès de prose dans le vers / j'appelle verset ce pli qui fait le vers dans la prose / pli contre pli, pli sur pli, ce qui plisse le rythme. »

À lire avec lenteur, faute de quoi, le vertige des abîmes, l'éveil des douleurs

THIERRY CLERMONT

Dormans

Marie Étienne

Flammarion, 2006, 214 p., 17 €

Un titre étrange, dont l'orthographe tronquée reflète le monde de Marie Étienne, autre, parallèle, et pourtant confondu avec



le réel : « Dans ma main est une clef / Une double de la vraie qui n'ouvre rien ». Le roman de la nuit ouvre le livre dans une atmosphère in-

temporelle, lointaine, qui se teinte d'onirisme dans les Dormans, d'orientalisme dans *Le Cahier japonais*, d'espace dans les *Sonnets du ciel*, certes ; mais les histoires et les souvenirs sont bien plus

qu'un moyen de fuir. Nous voilà plongés dans les profondeurs de l'existence et de la mort, dans la complexité de la réalité. D'où le morcellement du livre et des poèmes, où plusieurs voix se font entendre, unissant les contraires dans un ensemble sublime. Les images glissent, mélodieusement, épousant le rythme continu de la conscience errante, puis laissent place à des colliers de mots, brefs, synopés. Au-delà de cette écriture plurielle, c'est « la note juste » qui est recherchée : capter ce qui est là et ce qui était, embrasser la totalité par-delà le temps et l'espace.

ALINE RANAIVOSON

Terre d'ombres fleuves

Johannes Bobrowski,

traduit par Jean-Claude Schneider

Atelier La Feugraie, 2005, 171 p., 16 €

L'Atelier La Feugraie, installé dans le Calvados, achève ici la publication de l'œuvre poétique complète du poète allemand Johannes



Bobrowski (1917-1965). On retrouve dans *Terre d'ombres fleuves* (publié en bilingue dans la très belle collection « L'Allure du chemin ») les thèmes chers à

Bobrowski : les paysages et l'Histoire, la Nature, la mémoire collective ou individuelle. Bobrowski a vécu en Allemagne de l'Est avant d'être reconnu et estimé en Allemagne de l'Ouest. Son traducteur Jean-Claude Schneider explique brièvement que « cette poésie de la nature [...] s'infléchit désormais vers une poésie davantage éprise de totalité, plus ouverte aux mythes et aux crimes de l'Histoire, où la langue se fait plus métaphorique et aussi plus obscure. »

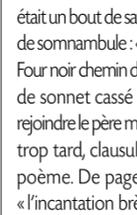
NATHALIE COLLEVILLE

Matière de miroir

Eva Diamanstein, traduit de l'allemand par Jean-Pierre Faye et Denis Trierweiler

L'Harmattan, coll. *Poètes des cinq continents* 53 p., 8 €

Voici des poèmes d'« après Auschwitz » – et un grand livre. Eva Diamanstein est née en Allemagne, bien avant la guerre, mais d'un père juif roumain, rescapé de Dachau, et dont toute la famille avait disparu dans la Shoah. Le père devait ensuite mourir à son tour : l'Allemagne est ici à la fois patrie et terre d'exil, de deuil inguérissable. Tout commence par un *Kinderlied*, un « chant d'enfant », d'une bizarrerie grinçante, traversé de fantômes dérisoires et terribles (« Mon grand-père



était un bout de savon », avec sa ritournelle de sonnambule : « Four noir porte du ciel / Four noir chemin d'Enfer ». Ailleurs, une sorte de sonnet cassé (« Kaddisch ») voudrait rejoindre le père mort, mais les mots arrivent trop tard, clause coupante qui brise le poème. De page en page se répercute « l'incantation brève de la douleur » (J.-P. Faye) : un langage abrupt, elliptique, tout en ruptures, où passent d'étonnantes images : « Je veux voyager dans les zones glacées / dans la paupière de la nuit ». Nul refuge pour la parole, que le vide « Pense un lieu où nul oiseau ne chante / Simplement silence », ou peut-être, par instants, le « labyrinthe » des regards réciproques et des mots réfractés en « matière de miroir ». JACQUES DOUTÉ

Le Chant de Manhattan

précédé de L'Avancée dans

le texte et suivi de Piano words

Jeanine Baude

Seghers, coll. *Poésie*, 2006, 131 p., 12 €

MARCHÉ DES LIVRES

Bergère ô tour Eiffel démantée, éperdue dans l'agonie du contemporain, Jeanine Baude fait bêler le troupeau des ponts jetés entre la vieille Europe et le Nouveau Monde. Entre ses années continentales et l'américain way of dream. Son Chant de Manhattan est la Rhapsody in blue du voyage intérieur. Il fait crépiter, syncoper, chalouper, tournoyer les formes et les matières du rêve éveillé. Cueille, compulse, compile les éclats d'une géographie passémentée, instable, mouvante, migrante, métisse. Tout y passe car tout passe, maelström du luxuriant et de l'atroce, opéra vertigineux du sordide, de l'épique et de la féerie moderniste. Cette Babel labile, insulaire et insolite, oublie vite qu'elle n'est qu'une portion du monde, une enclave minérale entre les eaux. Abîme en abîme, elle en vient à résumer le cosmos, ses grandeurs et ses précarités, espace consacré par le chant, immensément dilaté aux envergures du moi poétique qui y ramasse ses folies, ses désirs, ses ailleurs et ses enfances. N'était la démesure, on en pleurerait.

FRANÇOIS-JEAN AULTHER

Portrait d'une dame
Alain Frontier
Al Dante, 432 p., 25 €
Frontier invente un genre : l'instantané verbal, qui est au dîché ce que Matisse est à la photo de famille. Trois années durant, avec une oreille digne de l'œil d'un peintre, il note des phrases prononcées par son modèle. Qui aime à commenter ce qu'elle voit, fait ou ressent. Et qu'on suit de minute en seconde dans des circonstances très diverses : chez elle ou au restau, à la campagne, la mer, la montagne ou au zoo, prenant ou classant des photos, pensant aux amis ou à ses filles, s'intéressant aux oiseaux, à ses voisins, aux trains qui passent et aux trous rencontrés, jurant contre les chauffards, taquinant son compagnon scribouillard, qui jubile à ses imparfaits du subjonctif comme à ses raccourcis péremptoirs. Le personnage, il faut dire, est fascinant, drôle, plein d'esprit. Une femme entendue, comme l'est un sourire complice. Le contraire du banalisme sociologique brossant l'époque. Un chef-d'œuvre d'amour, où au regard des troubadours s'est substituée l'écoute. De quoi réespérer du langage.

JACQUES DEMARCO

Une anthologie
Haroldo de Campos, proposée par Inês Oseki-Depré
Al Dante, 2005, 216 p., 22 €
Une figure emblématique de la poésie brésilienne

listes, textes choisis que l'on découpe, copie, transforme à loisir, images, tout est bon pour briser les inhibitions, et déclencher la création. En bon pédagogue, Haddad offre des exercices, des exemples, des conseils, une anthologie de la littérature mondiale, une réflexion critique, une histoire des genres. Il lui fait don surtout de son univers littéraire et humain, de ses goûts personnels, de son enthousiasme, et d'une immense générosité qui tient, moins encore à la richesse des matériaux proposés, qu'à la confiance qu'il accorde aux possibilités créatives de chacun.

MARIANNE SIMON-OIKAWA

Voix venues de la terre
Danièle Corre, encre de Judith Rothchild.
Jacques Brémond, 2005, 70 p., 18 €
Lauréate du prix de poésie des Jardins de Talcy 2004 pour les seize premières pages de cet ouvrage, Danièle Corre a dédié son beau recueil à Georges-Emmanuel Clancier, grande figure de la poésie française dont elle partage l'inspiration, marquée par une écoute attentive et sensible du monde, et un lyrisme qui, pour être contenu, n'en est pas moins prenant. Se livrant à une véritable « évocation » au sens étymologique du mot (« appeler de la voix »), au fil des poèmes, Corre fait revivre des temps anciens que traversent des figures oubliées, « rois bergers » ou « toques et tabliers blancs ». Dans le flux d'un temps où le présent se nourrit du passé et foment l'avenir, le poème se fait confiance ou dialogue vibrant, emporté parfois par un hexasyllabe – « Des êtres aux gestes lents/passent sous les feuillages » –, demi-alexandrin au rythme éternel, comme ces encre de J. Rothchild qui éclairent l'ouvrage de leur intemporelle beauté.



JOËLLE PAGÈS-PINDON

Le Nouveau Magasin d'écriture
Hubert Haddad
Zulma, 2006, 30 €
L'éléphant en colère qui orne la couverture du dernier livre de Hubert Haddad, annonce la couleur. Comme lui, l'ouvrage est surdimensionné (plus de 900 pages), bouleverse tout sur son passage, et laisse le lecteur ahuri et médusé par ce qu'il voit défilier devant lui. Le point de départ de cette somme appelée à devenir rapidement un classique est simple. S'appuyant sur son expérience des ateliers d'écriture, Haddad met à la disposition de son lecteur, tel un quincailleur à celle de ses clients, les outils et les savoir faire qui l'aident, depuis de longues années, à mettre sur le chemin de l'écriture les publics qu'il rencontre. Questionnaires,

il sut traduire magnifiquement ses idées et l'anthologie que présente ici Inês Oseki-Depré semble très emblématique de son inventivité et d'une incroyable capacité de renouvellement qui fait penser à celle d'un Picasso. Le livre qui parcourt les années 1948-1998 est un régal de lecture et offre une bonne introduction à l'œuvre. Espérons qu'il portera le public à lire les recueils déjà édités (*Galaxies*, *Yugen*, *L'Éducation des cinq sens*) et les éditeurs à continuer d'explorer cette œuvre majeure.

FLORENCE TROCME

M'accompagne
Marc André Brouillette
Éditions du Noroît, Montréal, 2005, 96 p., 15 €



ANBÈRE KOËNEN

JAMEL EDDINE BENCHEIKH

Sans répit de lumière

LA PRÉSENCE de notre ami Jamel Eddine Bencheikh au 23^e *Marché de la Poésie*, aura été son dernier acte poétique. À cette occasion, il lut un dernier long poème « Sans répit de lumière » que Sarah Wiame présente cette année.

En juin dernier, exténué par la maladie, il a surmonté le mal car il tenait par-dessus tout à cette sortie de scène ; aussi grand arabisant qu'il fût, spécialiste du mythique Al Andaluz, traducteur avec son ami André Miquel des *Contes de Schéhérazade*, ce qui prévalait d'abord pour lui était la poésie – oserai-je dire sa poésie ? Pour que naisse une belle amitié, faite pour moi d'admiration et de respect, il a suffi, en 1990, d'une rencontre fulgurante suivie par la projection de *À la recherche des Mille et une Nuits*, le beau film de Nacer Khémir dont Jamel est l'unique protagoniste. Toujours accompagné de Claudine, il devint vite un habitué de la place Saint-Sulpice. Dans les allées, aux alentours du stand de Tarabuste, bientôt son éditeur attiré, mais aussi sur le podium de nos soirées où sa présence magnétique, sa parole rudement engagée, mais toujours poétique, retenait l'attention,

suspendait les souffles. L'écoute de Bencheikh était une mise à l'épreuve pour chacun d'entre nous. Un moment de réflexion grave : poète français, il gardait dans sa lecture puissamment rythmée, comme le souvenir de la mélodie orientale et son sens de l'oralité, parfois sous-tendue par un instrument de musique. Accompagné par Justin Weiss, il arrivait à son apogée.

**Il n'y a pas de courage à mourir
Mais un effroyable étonnement**

Il faut se rappeler qu'au printemps 1993 furent « égorgés poignardés abattus », six « frères algériens » de Bencheikh : Hafidh Senhadri, Djilali Liabes, Laïdi Flici, Tahar Djaout, Mahfoud Boucebsi, M'hammed Boukhozba. L'œuvre du poète Tahar Djaout nous était familière, il fallait réagir à cette disparition violente, au moins pour marquer une solidarité qui peut sembler dérisoire. Inoubliable samedi 26 juin 1993, quand Jamel monta sur scène, accompagné de toute l'équipe – Xavier d'Arthuys, Albert Bohbot, Jean Marcourel, Philippe Ollé-Laprune, Jean-Michel Place, et moi-même – le public ne

savait pas où le verbe allait le conduire quand la voix s'éleva :
S'ils brûlent nos livres, il n'y aura plus un feu à flanc de montagne, une luciole vaguant de ciel en ciel qui ne répète chaque signe dévoré comme une lecture incandescente qui attisera notre alarme
[...]
*Tu t'es allongé sur ton poème pour mourir
Sous ton poème pour te couvrir*
[...]
*Un bébé a hurlé parce qu'il venait
De naître*

La foule fut sidérée, au sens le plus fort du terme, par *Attiser l'alarme*. Un temps, le silence absolu, dense, lourd, enveloppa la nuit d'été. Moment de conscience aiguë : oui, pendant cet éphémère épisode de grâce tragique, la poésie prouva qu'elle servait. Cette nuit-là, le Marché fut marqué au fer rouge.

En juin 2005, le ton n'a guère changé de cette haute figure intransigeante, exigeante, qui ne vivait pas à la légère.

*Mais augurez-vous encore d'un Messie
Prophètes absents de l'Étoile de la Croix
Et du Croissant
Quand sur les cinq continents
Les tueries découpent le temps ?*
Le même qui réunit en un recueil ses *Écrits politiques (1963-2000)*, interpelle avec véhémence, interroge avec âpreté. Qui ? Les Prophètes, tous les prophètes de la religion du Livre, et celui-là qui prêcha l'amour : *Pourquoi laisser tyrans et démons lunatiques*
*Régner décréter enjoindre
Jeter aux fers
Inventer de pieuses tortures
Jésus oublies-tu qui tu fus ?*
Ultime appel qui ne peut s'achever que sur le point d'interrogation : *La Foi n'est-elle qu'un lac immobile
Depuis si longtemps tari ?*
« Et la colère te consume... », ajoute Claudine. Colère lucide qui frémit encore dans notre oreille, « Rien ne s'est accompli », mais colère qui inventa un écrivain irréductible, un poète à vif : *Vaincre peut-être l'irréductible...
Tout vient si tard à connaissance...
Transparence à vif*

Arlette Albert-Birot

MARCHÉ NOIR
DES LITTÉRATURES PIRATES

BANDE DISSINÉE / TEXTES / IMAGES / TEMPÊTES / CRÉATURES / FEUX

24^e Marché de la Poésie
15-18 juin 2006 / Place Saint-Supice

Florence Trocmé et l'aventure qui s'affiche

poezibao.com

FLORENCE TROCMÉ lance qu'elle en a rêvé toute sa vie. Pourtant, l'itinéraire fut long avant de s'immerger en la passion, mais la littérature et précisément la poésie ont fini par la rattraper et reconnaître en elle, sans se tromper, un fervent défenseur du verbe célébré. La création de son blog, non, de sa revue littéraire en ligne POEZIBAO.COM (contraction de poésie et de *dazibao*) en décembre 2004, témoigne en effet de sa vitalité à déclarer son amour à la langue, j'entends la plurielle, celle qui ne s'attache à aucune « chapelle ».

Née en 1949, après une formation en histoire de l'art et archéologie, Florence devient journaliste en 1971 dans le domaine de la décoration (revue *Maison et Jardin*) pour lequel son goût restera à peu près inexistant durant vingt-cinq ans. Elle apprend ici son métier ; les techniques du journalisme, mais aussi les règles de mise en page... Composer un article au signe près, à partir

d'une colonne de faux-texte, n'aura très vite plus aucun secret pour elle. Fin de la revue. À partir de 1995, elle commence à naviguer sur le net en vue de faire de la rédaction. Son amour de la musique (discophile exceptionnelle et surtout musicienne depuis l'enfance – piano), la conduit à se rendre critique musicale pour *concerto.net*. Mais c'est l'attrait de la littérature, aussi tenace et lointain que celui de la musique, qui la gagne enfin quand elle pose ses premiers pas en tant que critique littéraire, pour les sites *maulpoix.net*, *paru.com* ou *remue.net*.

le lien hypertexte poétique

Du reste, le vrai virage est pris en *zazieweb.fr* ; site « participatif » où chacun peut publier ses notes de lecture. Tambour ! Florence en rédige pour elle depuis toujours ! Elle caracole en tête des contributrices les



plus prolifiques. Et l'idée lui vint en 2002 de proposer à Isabelle Aveline, la créatrice du site, de publier chaque jour un extrait de poésie contemporaine. Le forum « l'Almanach poétique » est ainsi créé. Un « appareil » est rapidement constitué autour de l'extrait ; une petite biographie et bibliographie. Aussi, fin 2004, à la demande d'I. Aveline (lui promettant de « tirer le fil » vers son site), POEZIBAO voit le jour, Florence crée son propre blog qui devient *son aventure...* Le travail exigeant de « l'index » s'exécute sitôt « en lien hypertexte » et entièrement alphabétique, permettant une circulation des plus faciles. Le cœur de « l'Almanach poétique » est transplanté, cette fois accompagné d'une illustration (photographie de l'auteur ou aquarelle réalisées par Florence ou couverture de l'ouvrage). Des contacts se créent, des amitiés. Remarquons celle de Florence pour la poète américaine Marilyn Hacker, qui l'amène à défendre le travail des femmes poètes, lesquelles sont si mal représentées dans les anthologies des « grands » éditeurs français. Question de parité oblige, figurera donc un jour sur deux dans la catégorie « Anthologie permanente » l'œuvre singulière d'une femme poète. Aujourd'hui « La boucle est bouclée. ». Florence Trocmé, qui rêve d'animer la revue jusqu'à ses quatre-vingts ans, y consacre entièrement sa vie. Ses sorties nourrissent les catégories « Agenda », « Rencontres et reportages », « Fiches de lecture », « Lexique de poétique », « Fiches bio-bibliographiques »... Notons également une recension très régulière et quasi complète des revues de poésie. Ses goûts éclectiques nous font passer avec bonheur et cela quotidiennement de Blaise Cendrars à Gertrude Stein, de Christian Prigent à Pierre Albert-Birot... Et si Florence pratique le bénévolat depuis des années, c'est qu'elle redonne sans compter ce que par ailleurs la vie lui offre, pareil à son temps de lecture qui s'appelle toujours ! Deux choses lui sont insupportables : rencontrer un auteur sans estimer l'avoir lu (autant dire de a à z) et recevoir un ouvrage et « ne rien en faire ». Pour finir, POEZIBAO est l'aventure d'une vie et saluons le temps qui a su attendre, en son meilleur, quelqu'une pour et par amour de la poésie...

Laurine Rousselet

Les éditions Après la lune

Après la Lune est une toute jeune maison d'édition née en mars 2006, Parrainée par l'écrivain algérien Yasmina Khadra, elle développe à ce jour trois collections qui se fichent de la bienséance économique et de la frilosité incompressible.

– La maîtresse en maillot de bain : la collection des petits arrangements avec l'enfance. N'allez pas croire que cette collection est réservée aux enfants ! Ce serait une erreur. Vous êtes là dans la littérature pure et, si vous ne craignez pas de fouiller les replis de votre cœur et de votre mémoire, vous y recueillerez les voix singulières de Yasmina Khadra, Hervé Jaouen, Jean-Jacques Reboux, Caryl Férey, Sigmund Freud, Hervé Prudon, Paul Fournel, en attendant les confessions explosives de Mitterrand, du petit Jésus et de Marcel Proust ! (mars 2007)

– Lunes Blafardes : la face cachée du crime.

Cette collection réfute l'étiquette « roman policier » qui la générerait aux entourures. Parce que la littérature, pour explorer le noir absolu, face et pile, a besoin d'espace (huit titres par an).

Premiers ouvrages :

Corps-morts, de Sylvie Rouch, *Dernier combat*, de Sylvie Cohen, *Enquête d'un père*, d'Olivier Thiébaud, *La Colère des enfants déçus* de Catherine Fradier.

– Tous les possibles : la collection de tous les possibles.

Deux romans en mai : *C'est toujours la faute de la femme à barbe* de Dominique Zay, *Je suis en deuil* de Pierre Filoche. Mais aussi des essais, des pamphlets inattendus. Parce qu'ils dérangent, parce qu'ils vont au plus juste et au plus fou. Premier de la série : *Chômeurs qu'attendez vous pour disparaître*, recueil de témoignages de chômeurs et d'agents de l'ANPE, à paraître en janvier 2007.

Philippe Routier

Éditions Après la Lune

Diffusion CED - Distribution Belles Lettres

Direction éditoriale : Jean-Jacques Reboux

www.apreslune.com



PHILIPPE ROUTIER

Une poésie, à l'instar de certains poèmes d'Hélène Dorion ou de Lionel Ray, concernée par un certain questionnement



existentiel à travers lequel éphémère et éternel se rejoignent : l'indicible s'y fait jour. Le poète tente d'exprimer à travers des réflexions intimes sur les couleurs un

constant ré-enchantement du monde. Le bleu est rêve d'un ailleurs ni froid ni sec, sensible, sensuel, celui d'une « eau céleste » dont on embrasserait les « vagues bleues » : il transcenderait la lumière et l'obscur, le temps en mouvement, sorte « d'éternel présent ». Pour Brouillette, dont l'approche est résolument bachelandienne, si « le bleu s'attache aux êtres et aux choses [et] induit le regard à la profondeur du jour et aux ombres du désir », le mauve « entraîne le regard dans les profondeurs de la rêverie ». Quant au rouge, « il dresse son joug au-dehors et au-dedans », carré rouge de la souffrance ; tandis que le noir « ouvre sur une profondeur sans mesure du proche et du lointain, du présent et du passé » et que le blanc rend visible « l'intimité des premiers jours dans le prolongement de l'existence ». Le vert « est désireux [...] il vise l'ailleurs, territoire de l'autre ». Enfin, l'or est « matière et voyance enfouies au creux des os durs qui craquent sous l'impulsion de la fusion. Il se loge au corps, entre le rêve et la sensation ». On voit œuvrer, et de belle manière, un poète. Le corps, la matière et l'esprit sont traversés et travaillés par la couleur : un processus à l'œuvre en leur sein que le poète, véritable alchimiste, parvient à exprimer. Il vient d'obtenir pour ce recueil le Prix Louis Guillaume du poème en prose.

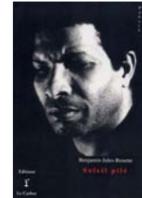
SYLVESTRE CLANCIER

Soleil pilé

Benjamin Jules-Rosette

Éditions Le Carbet, 2005, 58 p., 10 €

Langueur, douleur. Violence, tendresse. Innocence, souffrance. Chœur des hommes



prisonniers, cœur des âmes libérées. La parole vient de plus loin que sa propre nuit. Elle remonte son cours en pirogue psychopompe, inverse le sillage des galères maudites pour reposer chez ses morts d'Afrique. Cette écriture est un pèlerinage vers la terre promise de la négritude atavique, vers le vaste sein d'avant la chute. Elle aspire à la Paix des origines, à la cautérisation du tragique. Emblème des grandes saignées noires, le Martiniquais Benjamin Jules-Rosette s'est fait un nom en prêtant son corps aux voix des autres. Comédien et metteur en scène, il joue Césaire, Glissant ou Tchicaya U Tamsi. Soleil pilé est une nouvelle naissance, l'avènement poétique du « veilleur inlassable », la vivante projection de tous ses horizons de langage.

SANDRINE MARCILLAUD-AUTHIER

Laisse-moi te parler comme à un cheval

Israël Eliraz

Corti, 2005

Tout semble clair, net, évident, selon les commentaires qui entourent la sortie de chaque livre, de chaque poème d'Israël Eliraz. Et tout est net, effectivement, à lire, à lire Laisse-moi te parler comme à un cheval. Mais qu'est-ce qui est net ?



Nous sommes avertis d'emblée, le mot est comme le pain qui cache un autre pain (Abeilles / Obstacles, José Corti, 2002) et tout cela pour dire / autre chose / que parfois nous appelons / petits objets du silence.

Car le silence, là, reste lui-même, sans traduction possible, puisqu'auprès du Jourdain, le visible reste hors / d'atteinte. Le visible, c'est à dire aussi les mots écrits. Et nous lecteurs, sommes là, devant l'inatteignable. « Tout n'est pas dit, car au-delà / Dieu parle encore », est-il écrit dans ce que le livre recueille de paroles, plus précisément dans le chapitre intitulé bientôt quelque chose va se passer

« Va se passer » et se passe, puisque ce qui viendra est déjà là tandis que ce qui se passe à cette heure / est déjà passé. Ainsi le lecteur assiste et participe à la saisie du mouvement, sous les apparences de la pierre, sous ce que le poème, comme la pierre, a d'apparent. Et c'est ainsi, également, qu'avec Eliraz nous entrons sur des territoires inoccupés, puisqu'ils n'existent qu'au moment où le crayon les trace.

YVES JOUAN

Éponyme

revue d'art et de littérature

Éditions Joca Seria, 200 p., 20 €

Voici le 22^e numéro de cette revue créée à Nantes par un éditeur dont le catalogue manifeste l'intérêt pour les relations qu'entretiennent textes et images. Photos, dessins, peintures, sculptures, films, vidéos, installations.

Comment ce qui fait images peut-il faire textes ? La revue offre à cette question des



réponses différentes, déroutantes parfois, fortes et aventureuses. Elle s'ouvre sur quelques textes « solitaires » qui, eux aussi, explorent

l'espace de l'écriture et font image. De longs extraits qui permettent une véritable entrée dans le travail de l'auteur. Entre autres, des textes courts de Pierre Autin-Grenier, des haikus de prison de Lutz Bassman, des extraits du « Désordre » de Jasmine Viguier

C'est sans doute cette volonté d'exploration de tous les modes de la création qui caractérise la revue éponyme.

Avec Isabelle Bonzom, la peinture sort de la toile et va se poser dans les couloirs de la prison. Les vêtements dessinés par Micha Deridder parlent et le roman photo de Christiane Cavallin Carlut qui conclut ce numéro en signe aussi la volonté politique. Deux numéros par an, le prochain sortira en juillet 2006.

MARIE-FLORENCE EHRET

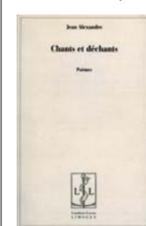
Chants et Déchants

Jean Alexandre

Éditions Lambert-Lucas, 2005, 200 p., 20 €

Le titre nous éclaire sur l'état d'esprit de l'auteur. On chante et on déchante. Nous sommes dans un monde binaire.

Le livre est composé d'un choix de poèmes



écrits entre 1969 et 2005, publiés soit en revues soit en recueils. L'auteur trouve son inspiration dans sa vie et dans son histoire. Originnaire d'un quartier populaire de Paris, il a beaucoup

voyagé, pratiqué de nombreux métiers : il est pasteur dans une paroisse de quartier populaire. Son inspiration est biblique et évangélique. Très sensible au rythme, certains de ses poèmes rappellent les gospels afro-américains, la gouaille des quartiers de son

enfance, les machines de l'usine. Le rythme est, de ce fait, varié. Tout est écrit en point, en contrepoint, ce qui justifie parfaitement le titre de ces poèmes teintés d'espoir et d'optimisme.

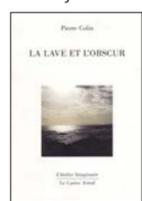
Ghislaine Brault-Molas

La Lave et l'Obscur

Pierre Colin

Le Castor Astral, coll. L'Atelier Imaginaire, 46 p., 12 €

L'ouvrage prête à discussion, elle fut vive au sein des jurés du Prix Max-Pol Fouchet !



Le poète n'est pas minimaliste, tout lui est bon pour lancer au vent déclarations d'amour, visions d'oracles et mots épiques. Il ne parle pas en son nom mais

à celui d'une première personne plurielle qu'il abrite, ou qui l'habite, à laquelle il prête sa voix. Ce nous de majesté jongle sans effort avec les tempêtes et le soleil, ose tous les rapprochements : « Il est tard comme un nid » écrit-il par exemple.

Il ne craint pas non plus les alexandrins : « Le soleil guttural pèse lourd dans les mots » Ni aucun des effets d'une poétique quasi biblique : « Les brebis de la nuit s'en vont dans nos mémoires »

Barbare à sa façon, il a les mains pleines de fruits de fleurs et de bijoux, de « chevaux fous et de chair heureuse ». Son lyrisme nous rend cette heureuse innocence que notre siècle ne mérite pas.

Quelques mots de Luis Mizon et Werner Lambersy ouvrent ce recueil – prix spécial Max-Pol Fouchet 2005 –, et sur la couverture, une très belle photo de Maïté Colin imagine l'horizon.

Marie-Florence Ehret

La Chambre de Joë Bousquet

Pierre Cabanne

André Dimanche, 2005, 203 p., 38 €

Après l'enquête de P. Cabanne sur *La Chambre de Joë Bousquet*, viennent de sortir deux ouvrages qui éclairent cette haute figure : une réédition du Meneur de lune et Joë Bousquet, une vie à corps perdu, d'E. de la Héronnière. Cet essai évoque avec force l'univers du poète, ses amitiés et l'attrance qu'il exerça sur les artistes et écrivains de son

temps : Aragon, Bellmer, Breton, Dali, Dubuffet, Eluard, Ernst, Gide, Klee, Magritte, Paulhan, Tanguy, Valéry, Weil, Mais la clé qui ouvre le

mieux l'univers feutré de la chambre de Carcassonne de Bousquet est sans doute la peinture. Le jour n'étant pas admis, les tableaux apportèrent à Bousquet la lumière qui éclairerait et féconderait son imaginaire. Depuis la blessure de 1918 qui l'altéra jusqu'à sa mort, en 1950, il échangea une correspondance nourrie avec Jean Paulhan, son ami, conseiller et éditeur, qui l'aida à constituer sa collection et dont certaines lettres ont été reproduites ici. Aujourd'hui dispersés, beaucoup de ces tableaux n'avaient été reproduits, et cela suffit à faire un livre d'art et document incontournable, pour la connaissance de Bousquet et de la peinture de son temps.

François-Michel Durazzo

Ce tressaillement du loup

Guy Cloutier, encres de Laubiès

Dumerchez, 2005, 56 p., 15 €

En ouvrant *Ce tressaillement du loup*, on se trouve d'abord attiré, forcément par les arabesques à gros traits, comme si le noir cherchait l'échappée du blanc. L'œil se tourne

vers l'écriture, l'échappée est dans le bleu de la typographie. Bon ! La guerre, hors de soi, en soi. On est secoué par la fièvre de la langue, des mots, des évocations brutales.



On voudrait fuir, se disant, c'est obscur, mais non, force est de constater que l'on se trouve dans les maëlstroms croisés

de la guerre du soi et de la guerre du monde. Souffrance de l'emprisonnement, révolte contre son propre vide empli de fausses manœuvres maniérées. Le monde ? Également inhabitable ! Violence du monde, violence de soi. Bon ! L'issue vraisemblablement possible, le mot, les mots, le poème. L'actualité de la plongée vertigineuse dans ces vides évoque celle de la psychanalyse, année destinée à déboucher sur la vie. On sort de cette lecture renvoyé à soi-même, à ses guerres.

Ghislaine Brault-Molas

Le Camp du bandit mauresque

Hubert Haddad

Fayard, 2006, 254 p., 17 €

La mémoire en sang

Poète, inventeur de mots et de rêves, Hubert Haddad défend une langue riche et profonde. Cette fois, il nous propose un « récit d'enfance ». Et sa mémoire d'homme, d'enfant, de poète, saigne. Elle saigne de cet indicible que le regard de l'enfant scrute, que l'homme veut oublier et que le poète enchante et pourtant regarde sans se



détourner ! Nous sommes dans les années 50, au seuil de « l'indépendance » de la Tunisie. Mais pour la famille blessée du récitant, l'Exil a déjà commencé. Le froid,

la détresse sont des précipités de tragédies intimes : les tentatives de suicide du père, la forte et terrifiante personnalité de la mère, le suicide du grand frère – voilà le contexte où évolue le petit Juif de Tunis perdu dans Ménilmontant... Aurait-il oublié son « origine » ? Sans doute, mais une petite fille blonde la lui rappelle : tout exil est une enfance déchirée. L'école ? On la dirait inhumaine. La misère est là, fixe et incontournable, comme un masque, comme la Mort. Pourtant, il y a toujours – pour les enfants – un « bandit mauresque », un no man's land, un rêve qui vous éloignent de la froideur et de l'oubli du monde adulte. La parole poétique d'Hubert Haddad se fait plus secrète mais aussi plus lumineuse dans cette confession bouleversante. Ne passez pas à côté de ce livre. Il parle de notre surprise insubmersible devant le mystère du vivant. Le mien, le sien, le vôtre.

Alain Suied

Après Flaubert, Hip Hop Poèmes

Serge Gavronsky

Al Dante, 2005, 104 p., 15 €

On ne lit pas assez Gavronsky, ou alors mal. Tant pis pour lui, dommage pour les autres. L'aphoristique *Temps mort* (éd. Ulysse fin de siècle), le porno-désopilant *Petite histoire du PCR* (le petit chaperon rouge en petite culotte) sont pourtant des livres qui effacent une grande partie de la production poétique actuelle. De New York, où il vit depuis plus d'un demi-siècle, Gavronsky vient de nous faire parvenir ses hip-hop poèmes, suite de 77 fulgurances commençant toutes par le jaculatoire : « Et avec ça ? ». Dans cet entrecroisement de mots et de références sociales, d'interférences culturelles et politiques, Gavronsky énumère, enfle, aligne, liste, hors d'haleine. Un chapelet où se mêlent Billy the

kid, les Brooklyn Dodgers, les couillonades ou les guerres triviales, à dévider dans l'urgence.

Thierry Clermont

Le Réel d'à côté

Charles Dobzynski

L'Amourier, 2005, 96 p., 19 €

Trois chants de mort

« Ce noir, travaille-le / à l'empêtre à la pâte / tisonne-le dans l'être, / chauffe-le à blanc / qu'il te dénude, / assèche peut-être, / il te rendra la vue »

Ce que Charles Dobzynski dit là, on peut le dire de son poème, de sa langue, de son livre.

Le Réel d'à côté regroupe trois chants, trois « totenlieder », sidérants de force et de beauté (noires, si noires). Ce livre est feu. Parce qu'il tutoie

la mort, tente de la regarder dans les yeux et y réussit par éclairs (terribles).

Il est composé de trois temps en crescendo : fausse présence présente dans le Chant 1, le réel d'à côté ; temps du chant solitaire ensuite, dans *Le jour tient par le noir*, avec l'alternance de poèmes de plusieurs vers et de distiques aphoristiques et enfin les terribles pseudo-dialogues de la troisième partie, Dialogue pour suite, qui font songer par moments à la scène de l'échange entre la statue du Commandeur et Don Giovanni chez Mozart. Ce sont là textes métaphysiques, apocalyptiques, allumés aux tisons jamais éteints des camps : « La mort, vous connaissez ? ».

Florence Trocmé

Brooklyn : Sketches

Thierry Clermont

Maelström éditions, 2005, 20 p., 3 €

À chaque climat, la mémoire se livre sans économie à ses oublis, réveillant ses appétits propres à la disparition : « Alors il fallait juste abandonner l'inconsolable. On avait oublié que la neige apaise tant et tant » Pourtant, au bord du souvenir qui fait de son temps sa

dérive, tel l'ailleurs irrésistiblement séduit par l'éternel, Thierry Clermont enclenche le rêve d'en sortir indenne : « La petite voix m'insiste : trébucher dans tes émois, avance et prends ta joie ! ». Il y a du soleil dans cet hiver-ci où il est question d'errances au rythme de blues, entre Brooklyn Bridge et Harlem Flophouse, d'ivresse du corps au sortir de silences : « Le sexe est ivrement absent, fou d'angoisses. Les abris de chair sont ivres ». Le désir de voir surprend la ruse du vraisemblable, quant à l'impossible, Thierry écrit encore que durer ne se peut qu'évanouir par enchantement : « Ce que nous savons doit-il obséder ? » De ce « bookleg » – livre de l'instant, livret de performance – il nous faut écouter ouvertement sa volonté d'en finir avec le noir, par là même sa clarté de genre des plus sincères.

Laurine Rousselet

Le Corps étoilé

Ingrid Auriol

Rougerie, 2006, 70 p., 12 €

« Où suis-je ? » La question est posée en l'un des premiers poèmes du recueil et Ingrid Auriol tente, de poème en poème, de question en question, de répondre. Dernière ce « où suis-je ? », se lit « où est – ce corps – perdu trouvé ? » mais aussi « qui de nos amours remembrera le corps défunt ? » et encore « pourquoi chercher tant de poux à ma pauvre tête ? » Les poèmes sont courts et denses, des femmes y dansent comme des songes, Sapho, Cassandre, Rebecca. Le rêve et l'idéal se confrontent au réel le plus

Un fou parle seul, à ma place

Un fou parle seul, à ma place

Un fou parle seul à ma place, il dit

[ce qu'il me manque à dire

Il parle haut et fort, et ça me

[dévisage

Il parle haut et fort et moi,

[je le répète

Je répète ses mots mandibules

Je répète

Je crache des os

Je répète

Je crache des os

J'aggrave

Aggraver pousse les limites

L'incise est redoutable

Parfaite la tremblante : Du manque

[à dire

Du manque à dire

Du manque à me dire tiens debout

Je tiens debout par le silence

Je hurle le cri blanc, la flèche

Je crisper le soleil dans mes mains

La ligne frontale traverse

Je répète les mots mandibules

Les mots qui me disent tout moi

Je les redis dans une mastication

[sauvage

Un fou parle seul ça me brûle

Un fou parle seul et moi

Et moi dedans je le répète

Je le répète et tout dans moi

Se craque et se dévisage

La cassure est du manque à dire

Du manque à dire

Du manque à dire me bouleverse

Je brûle dedans tête, derrière figure

Ça fait un cri coup de bâton

Un cri qui coupe à la brisure

Le cri d'un fou qui se brûlure

Se douloureuse

Se douloureuse

Il hurle le fou, il gueule

Dedans tout moi un fou qui flambe

Qui craque du manque partout

Du manque à dire

Du manque à dire

Du manque à dire

Du manque à dire

ménager, dans une langue qui chante doucement à l'oreille. Ingrid Auriol murmure, même lorsqu'elle crie ; elle enserme ses



douleurs dans une soif inextinguible de soleil. Ses éclats de poésie ne se posent jamais sur une vérité ou une sérénité, la lutte pour trouver une raison de vivre y

est constante, rien ni personne n'apporte consolation, mais de par la grâce de l'écriture, nul ne serait coupable.

« Ainsi vont toutes choses

somnambules et sans amer

Je veux tout innocenter

C'est définitif ».

Daniel Crumb

Manuel de contemplation en montagne

Yves Leclair

La Table Ronde, 2005, 124 p., 13 €

Yves Leclair ou le clair éveil

« Qu'est ce que le monde veut dire ? Et s'il n'a pas de réponse à nous donner, pourquoi feint-il sans trêve un discours ? » Gustave Roud, Air de la solitude, « Point de vue ».

Sans doute le recueil d'Yves Leclair par sa nature, sa forme, sa composition mêmes impose-t-il au lecteur de laisser émerger en



lui les références d'autres poèmes, d'autres émotions, d'autres désirs. Et c'est Roud – que Leclair connaît bien – qui vient continuellement à l'esprit. C'est à coup

sûr le discours du monde que le Manuel de contemplation en montagne invite à entendre, à écouter, à déchiffrer, dans un acte – un non acte ? – d'accueil, de soumission admirative, de réception poreuse et heureuse. Trois temps composent un ensemble du jour – Matin, Midi, Soir – rythmant le silence et l'advenue au vol des oiseaux, au chant des vents changeants, au frisson des sources et des torrents, au chuchotis des bruits divers, aux couleurs et à la lumière tremblantes, comme naguère mâtines, vêpres et angélus du crépuscule. Et le journal intime se tisse des « choses vues » et des poèmes lus, réactualisant dans l'infini d'un temps humain les cheminements spirituels de Bashô et les voyages de Leclair dans son ermitage d'altitude.

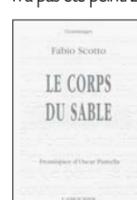
Jean Jordy

Le Corps du sable

Fabio Scotto

L'Amourier, 2006

Composé d'extraits de *La Douce Blessure*, d'Anniversaire, de l'Intouchable, et du recueil *Bouche Secrète*, le beau volume donné par L'Amourier est une infinie conversation avec l'aimée. Le lecteur y restera pris au souvenir d'une image, d'un drapé, d'un tableau qui n'a pas été peint. *Le Corps du sable* de Fabio



Scotto se lit comme une poignée de sable fin, chaud, qu'on laisse glisser entre ses doigts. Il en reste, longtemps après, l'insaisissable impression d'une caresse invisible, que

l'on perdrait à vouloir refermer la main.

« J'ai nourri mon amour de jeûne

la voix au cœur de miel

dans le corps du sable (...) »

J'écoute les poèmes de Scotto comme on épie deux amoureux à la table voisine d'un café ou de l'autre côté d'un arbre. La voix d'un homme, qui parle d'amour à une femme. Qui parlait d'amour à une femme. « L'amour est une chanson pour personne » C'est mon droit d'espionne, ou de lectrice :

tous les mots d'amour me reviennent. Le corps du sable à la couleur de l'absence. Sable des machines à tromper le temps et corps d'imprimerie pour saisir l'insaisissable. Heureusement que les mots furent inscrits, car, tout près, c'est le noir néant, qui cerne les poèmes et vit de silence.

Hélène Cazes

Infinisterre suivi de Crash

Olivier Apert

Éditions Apogée, 128 p., 15 €

Depuis le troublant *Comme au Commencement*, paru il y a sept ans, on savait la poésie d'Olivier Apert animalement chargée, cabrée dans sa quête de dévoilement. Ici, il a traîné ses doigts et regards sur les extrêmes, les pointes. Ceux de la terre et des sentiments à sec, celles de l'océan et de la chair qui monte. Bref, les promontoires d'ou tout bascule. Lisbonne à l'envers, bouts d'Europe, centres éperdus, tentatives de définitions, torsions idiomatiques... On peut parfaitement lire *Infinisterre* et *Crash* comme autant de suites (au sens de réduction orchestrale) de rages inachevées : « Allongé écroui / ton corps carlingue une / résurrection noire que tourmente le métal, ses pièces disparues flancs / dispersés dans la forêt, hélices R.A.F. du sublime chantournées par / sa propre ivresse ». Jusqu'ou le fildéfériste Olivier Apert saura-t-il se jouer des limites ?

Un chant dans la nuit

Olivier Salazar-Ferrer

De Corlevour, 160 p., 16 €

L'auteur nous entraîne dans un labyrinthe éblouissant où l'on suit le fil d'une Ariane aussi subtil qu'incandescent. Tout y est densité. Par son style élégant, raffiné, avec un petit écho suranné, intemporel et



nostalgique, il nous convie non pas à une « errance » mais à une perpétuelle Visitation de l'intelligence, dans un décor sublimé (Venise), où l'on glisse dans les strates

infimes du temps, dans l'encorbellement des événements de naguère, dans la sensualité du sentiment. Nous y côtoyons la Cour des Grands, ceux qui colorèrent de sève intellectuelle les siècles récents. Le texte est hanté par les traces de Rilke, Mallarmé, Heidegger, Casanova, Neruda. Peintres et musiciens ne sont pas en reste. Tout est précis, fulgurant, nourri d'une érudition qui ne sert pas à nous étourdir mais à nous donner le regret de ne pas avoir participé à ces fêtes insolites de l'esprit en compagnie d'un Poète qui vouvoie l'absolu tout en virevoltant, léger, dans les velours d'une séduction classique et envoûtante. Ce cheminement nomade aux accents philosophiques est parsemé de pépites, de pierreries, d'enluminures verbales. « Quand saurons-nous lâcher tout ce qui est important pour devenir une feuille morte dans le vent de l'esprit ? » Trente chapitres courts et ciselés. Une écriture d'orfèvre.

Éric Parisis

Œuvre poétique 1

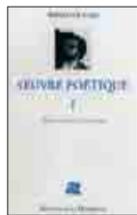
Abdellatif Laâbi

La Différence, 2005, 460 p., 30 €

Voici rassemblés des textes de jeunesse, Le règne de barbarie (1965-1967), des poèmes des longues et terribles années de l'emprisonnement, *Sous le bâillon le poème* (1972-1980) enfin ceux du retour à la vie, *Discours sur la colline arabe* (1985), *L'Écorché vif* (1986) qui permettent peu à peu de poser de loin un nouveau regard sur le Maroc (*Tous les déchirements*, 1990). L'écriture torrentueuse et limpide jaillit au cœur de l'évocation parfois insoutenable des tortures, exécutions,



enfermements : « j'en appelle / à un nouveau lyrisme / qui réinsère l'homme / dans nos œuvres de beauté ». Du centre de détention en plein désert, menacé de mort et d'oubli,



il lance : « Connaissez-vous / la dernière de mes hérésies ? / Vous ne me croirez pas / mais moi / je chante l'amour heureux ». Il résume ainsi sa position : « Je n'ai jamais rien eu à vendre / Un ange déchu / qui ne se résigne pas / je veux bien être cela » et celle de sa poésie : « C'est ma vie / que je mets en mots / que je traduis en images / plus ou moins heureuses ». Une poésie plus que jamais associée au mot-dé Souffles auquel on ajoutera « de vie » exprimée dans « les paroles du provisoire ». On attend avec impatience les autres volumes !

Dominique Ranaivoson

Perfection

Claude Minière

Rouge profond, 2005, 10 €

À la recherche de la perfection

Ne dit-on pas frôler la perfection ? Ce serait, mais dans un sens autre que le sens habituel, ce que fait ici Claude Minière. La perfection, il tente de l'effleurer, de s'en approcher, avec des mots simples, avec l'aide de quelques grands aînés à peine sollicités, Héraclite, Hölderlin, Barnett Newman, Tchouang-Tseu. Car il sait bien que la perfection ne se laisse



jamais fixer ou figer. Que même si elle « brille pas son absence », elle est là, souvent, bien mieux, bien plus qu'on ne veut, qu'on ne peut le croire. Alors pour la frôler, l'effleurer, il procède un peu comme qui voudrait mettre du sel sur la queue d'un oiseau, il change de tactique, un aphorisme ici, un croquis là, une méditation ailleurs. En à peine quarante textes, écoutant, regardant, laissant se faire « l'irruption d'un bonheur ». Perfection inaugure symboliquement la collection « Stanze » des éditions Rouge Profond, dont la direction éditoriale est assurée par Guy Astic et Christian Tarting. Une collection qui voudrait « traiter les questions d'esthétique (contemporaines mais aussi plus anciennes) selon une essentielle logique d'écriture – reconnaissant là une condition première à la vitalité de la pensée ».

Florence Trocmé

De la plus haute tour

André Lagrange, frontispice de A. Jaume-Boyé, E.C. Éditions, 2006, 106 p., 15 €

Voici le quatrième ouvrage qu'André Lagrange distingue de ses « œuvres poétiques » en le nommant « essai » et en le sous-titrant « Libres pensées ou autres ». Une telle nomenclature ne trompera personne : c'est toujours, en dépit de quelques références apparemment « historiques », de quelques bribes de souvenirs peut-être en partie inventés,



d'un emploi franc du « je », la même ruminant poétique, la même errance urbaine et maritime, la même quête têtue et pathétique d'un chemin dans et par le langage, d'un contact toujours en voie d'abolition, de « Significances en demeure ». Cette parole trouée d'informulé, comme venue d'ailleurs, désancrée, est belle, sans grandiloquence, mais sans concession.

Étrange, interrogative, fragmentaire, inachevée, elle n'impose rien, elle ne impose, par sa gravité désenchantée. Sous l'œil des passeurs aimés, Cocteau, Apollinaire, et le cher Breton, l'imagination célèbre sa liberté, et le pouvoir de l'écrit : non dans sa force d'assertion, mais dans sa capacité à ajouter du trouble, du porte-à-faux dans notre lecture du monde. Plus que jamais, l'écriture d'André Lagrange nous entraîne en utopie.

Claude Debon

Haies vives

Véronique Joyaux

Éditions de l'Idée bleue, 2005, 96 p., 12 €

Dire le présent renouvelé de notre relation au monde, la force et la fragilité de ce lien ténu, tissé de « ces gestes qui cherchent à survivre », de ce « vivre furtif », ce lien à fleur de peau, où s'entremêlent indissociablement accord et rupture, fusion et solitude, lisères pressenties d'une tragédie toujours possible. Dire, ou plutôt laisser parler les mots, au risque de la dissonance, « les mots encore / comme une résurgence », « affleurement », « source à saisir au cœur du silence », des mots à claire voix, des mots d'eau claire et de soirées d'été, pour une écriture à vif, attentive, une parole frémissante et pudique.

Pierre Maubé

Juste là

Yves Jouan

Dumerchez, 2006, 17 €

Juste là : polysémie de ce beau titre. Simplement là, mais aussi là à l'endroit exact où et juste, au plus serré, au plus près. Livre écrit sur le rebord du silence, silence où loge ce « là », silence où retourne le poète lorsqu'il rencontre un « butoir ». Livre sur l'écriture comme détecteur de « l'irrélévé improbable », qui est là et qui est le seul antidote du rien. Une écriture qui se révèle petit à petit, comme la photo dans le bain, qu'il est bon de parcourir et reparcourir pour la laisser venir à soi, écriture qui creuse son lit, qui épouse le mouvement de la marée. Mer et rivières, cours et flux sont très présents de même que l'oiseau auquel le poète « momie de plumes », semble parfois s'identifier comme en une phylogénèse inversée. Remontant du présent à « l'oiseau préhistorique » : « Là / quand la clarté / noire ou diurne l'emporte / sur le dépôt / un Narcisse prudent / parle pour troubler / la surface / des eaux mémorielles ».



Florence Trocmé

Superadobe

Jérôme Mauche

Le bleu du ciel, 2005, 25 €

Esthétique moche

Superadobe de Jérôme Mauche propose quelque chose comme une post-poésie épuisée, assouplie aux limites de la plasticité, caoutchouteuse. Des petites proses étrangement amorphes y posent en équilibre instable de minces portraits de nos contemporains, caricaturaux, grimaçant dans d'étranges désarticulations narratives, torsions syntaxiques aux parcours accidentés, voire « scratchés ». Des proses plus longues sont des excès logorhétiques de nos logorhées actuelles, sorte de cauchemar de prose. On pourrait parler d'un

logorhées actuelles, sorte de cauchemar de prose. On pourrait parler d'un

baroquisme spontané, mu par un doux délire, perte de contrôle avec atterrissage forcé dans les plis, désinhibition littéraire, captation en live d'une certaine condition de l'homme moderne, bégayante, foireuse, fin de partie d'une télé-réalité déjantée. Quelque chose comme un burlesque atone déstabilise toute figure, et le beau risque que fait courir l'auteur à son livre tient dans cette sorte d'idiotie plate, ironie sans objet, ou dont l'objet nous échappe.

Xavier Person

L'Inadéquat (le lancer crée le dé)

Florence Pazzottu

Flammarion, 2005, 15 €

Il y a quelque chose de philosophique, plus sans doute même, de quasiment ontologique dans cette poésie-là qui reste pourtant de la poésie. Sans aucune ambiguïté. *L'Inadéquat* est composé de plusieurs séquences, très différentes. Mais qu'il s'agisse de 24 textes de *Les Attendus*, dynamisés par le balancement d'une page à l'autre, ou des Inconférences, qui font penser



fugitivement à Nathalie Sarraute, on éprouve une même jouissance de lecture, autant intellectuelle qu'esthétique. Avec cette conviction d'être devant un

texte contemporain, de soi, de ce monde-là, de soi dans ce monde-là. De la pensée irrigue la langue pour avancer dans l'incompréhensible, le difficile à dire, l'impossible à dire. Florence Pazzottu use de toutes les ressources de la poésie, en virtuose. Il faut laisser le sens flasher entre les tournures, la parole tâtonnante (mais si belle, la langue, si subtil, l'usage de ses ressources, si libre, l'exploitation de la syntaxe) susciter des images intérieures, images sans images, images de pensée, pensées-images, pensée peau des mots. À mon sens un livre majeur.

Florence Trocmé

Victor Hugo « celui qui pense à autre chose »

Danièle Gasiglia-Laster

Portaparole, 2005, 8 €

Dès l'introduction, l'auteur situe le personnage : un homme moderne, d'engagement et de conviction. Elle montre la « perméabilité » du jeune Hugo aux événements et aux petites choses et comment grâce à son imagination et à son génie, elles deviennent littérature : roman, poésie, théâtre. Il ne s'agit pas d'une



biographie exhaustive mais plutôt de faire comprendre à un lecteur qui est cet homme à travers son expérience de vie : une vie longue, presque un siècle

traversé, des engagements personnels et politiques, des amitiés, des inimitiés, des bonheurs et des malheurs. Victor Hugo a enterré trois de ses enfants, sa femme et sa maîtresse. Il a connu les grands hommes de son époque : hommes de lettres, politiques, Pas de détails graveleux sur sa vie privée mais juste l'essentiel pour mieux appréhender l'homme et l'œuvre.

L'auteur s'attache essentiellement à la modernité du personnage et essaie de déterminer les influences qu'a pu avoir Victor Hugo sur les générations suivantes, Marcel Proust, par exemple. Une bonne initiation à la vie et l'œuvre de Hugo. À conseiller à un public de non initiés.

Ghislaine Braut-Molas

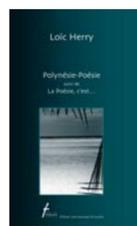
Polynésie-Poésie

suivi de *La Poésie, c'est*

Loïc Herry

Les Écrits des Forges, 66 p., 10 €

Loïc Herry, rongé et pressé par le cancer qui allait l'emporter en 1995, profita d'une rémission pour visiter la Polynésie avec sa compagne, entreprenant là un voyage dans le fantasme d'un paradis sur terre, dont il tenta de mimer mentalement et poétiquement la disposition géographique. C'est pourquoi les poèmes esquissent une carte de tendresse dans l'éclat des sens, évoquent d'intenses fiançailles des corps et de la terre polynésienne, « grain de terre », « océan cutané », jusqu'à la fusion érotique, « courbe cambrée du cocotier dressé/sur le



lagon », au rythme d'une émouvante lucidité qui s'appuie sur le dérisoire et la dérision dès le redoublement pliosif au titre (Po/Po), propage cependant par tout le livre l'assonance amoureuse en « i » qui fait entendre une onde de vie jusqu'au cœur du prénom de l'aimée, Christel, y dépose un dernier message avant de disparaître : il n'y a peut-être pas de paradis sur terre, mais si on se laisse envahir par « le goût de la vie », on peut reconnaître « la Beauté ».

Jean-Pascal Dubost

Gustave Roud, une solitude dans les saisons

Gérard Titus-Carmel

Jean Michel Place/poésie, 2005, 126 p., 11 €

Selon le fécond principe de la collection anthologique de poésie de l'éditeur Jean-Michel Place, un poète parle d'un autre poète, avant que soit donné un choix substantiel de textes. Gérard Titus-Carmel, poète et peintre, se penche sur Gustave Roud, poète et photographe.

C'est un beau texte que donne Titus-Carmel, sorte de méditation sur l'œuvre de Gustave Roud, comme s'il explorait la figure intérieure, très mélancolique, qu'il s'est constituée à la lecture de l'œuvre de ce dernier. « Poète suisse né en 1897 dans le canton de Vaux et mort soixante-dix-neuf ans plus tard à

Moudon », qui n'aura quasiment jamais quitté sa région natale, où il vécut à l'écart du monde, attentif à la nature et aux travaux des champs, observant, écoutant, arpentant le paysage alentour en « interminables marches solitaires » et photographiant. Dans la partie anthologique, on découvre quelques-uns des plus beaux textes de Gustave Roud et une quinzaine de ses photos, choisies en contrepoint. Ce livre joue pleinement son rôle, donner envie de lire l'œuvre de Gustave Roud, éditée en trois volumes à la Bibliothèque des Arts à Lausanne.

Florence Trocmé

Prosopopées urbaines, anthologie poétique d'inédits

Desnel, 2006, 192 p., 17,80 €

Dix-huit poètes francophones évoquent la ville ou leur ville. Fort-de-France parce que la coordinatrice Suzanne Dracius place en tête d'ouvrage un bref entretien avec Aimé Césaire, puis Paris, Sarajevo, Jacmel, Port-au-Prince, Narbonne et la ville au singulier de chacun. Les poètes originaires de Corse, Haïti, Maurice, Paris, Tunisie, Guadeloupe, expriment leur rage, leur désarroi, leur bonheur, de dire un lieu de vie, de perte, de mémoire, un lieu de vérité ou de mascarade, un « espace / trace / territoire » personnel. Ils se disent aussi eux-mêmes à travers les présentations détaillées. Plusieurs textes du poète sénégalais Birago Diop sont ajoutés à ce recueil qui permet surtout de rassembler des écrivains francophones contemporains autour d'un thème commun. Reconnaissance et découverte font lire René Depestre puis Maguy Durré, Amadou Lamine Sall puis Valérie Livory, les aînés ouvrant la voie aux « autres urbains ». Tous écoutent cette ville qui « apprivoise les invisibles / et s'ouvre à la magie des mots ».

Dominique Ranaivoson

Tu es un bombardier en piqué surdoué

Pascale Petit

Le bleu du ciel, 2006, 64 p., 10 €

Elle pique sur moi, dans ce livre largement rédigé à la deuxième personne, plutôt en dentelle pour cueuvrer finement entre références et expériences, ponctuant le flux de ses lignes d'un « qu'est-ce que tu fais ? » Pascale Petit me tutoie et reprend dans un geste quasi tendre les clichés de la normalisation pour les faire respirer entre ses pages.

Je lis. Je relis. Une trentaine de pages plus loin et bien familiarisée avec le tutoiement soudain, tout ce que j'ai pu m'approprier grâce à cette adresse : phrases, espaces, questions, se dérobe pour se serrer en blocs suivis sans virgules pas mélangé pour autant, autour d'une première personne.

Les dictionnaires Français-Sirène, ou Sirène-Poisson rouge pourraient aider à déchiffrer, s'il y avait là le vrac de l'origine, la matière de la première partie, mais ce n'est ni vrac ni à



déchiffrer, c'est aussitôt une liste de phrases numérotées de 5 à 61 qui s'ensuit. Certains numéros manquent et te laissent de l'espace.

Tu les connais, tu ne te souviens pas, tu recommences à lire. Jusqu'à la dernière phrase de la dernière page : « 61/ nous nous sommes laissés séduire. »

Sabine Macher

L'Origine du désir

Arnaud Pelletier, illustration de couverture et tirage de tête de Francis Gury

Dumerchez, 2005, 64 p., 15 €

Incipit Arnaud Pelletier

Puisque n'êtes plus que mots, par ellipses n'en découvrant ce que qu'en avez dit, à votre insu, mot pour mot : « Je conseille ces paroles du scorpion contagieux. Le Meurtre et l'Écriture de l'offrande, paraboles. Le pal de ce présent demeure intact et pur. La détestation accoste à mes rivages. Le désir entame sa destruction. Je me donne. Qu'on finisse ce corps. Depuis trois mille ans je vomis. La Glossolalie, en cercles autour de la sibylle, censure le sens commun. Le délire des chamans dilate l'être. Inventons le dernier chant d'amour pour atteindre la membrane divine en la Géhenne. Toute parole, mort



parlée ? Du néant sept fois ta bouche aux forçeps va naître. Je suis du signe du sexe. Écrivez-moi mon nom. La poésie souffre de l'encre morte. Je la nomme

l'incessante sueur de la folie, je multiplie, je contamine l'encre pleine de L'Enfant Innée. J'ai nourri l'apocalypse réversible à la langue des entrailles. Désormais je veux participer de la Divinité à la vitesse de l'éther. Je suis le poète en devenir. Je porte Le Livre à errer de la cruauté après la tombe. Toute blessure cèle un sens. »

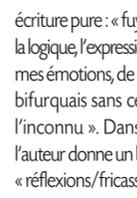
Tristan Felix

Vis-à-vis Invia suivi de l'État poétique

Geneviève Pastre

Éditions Geneviève Pastre, 2005

Trois états de la matière poétique Ce sont trois états de sa matière poétique que Geneviève Pastre, que l'on connaît bien pour ses engagements politiques et en faveur des sexualités, nous offre. De la poésie d'expression, vivante, narrative souvent, relèvent la trentaine de textes qui composent *Vis-à-Vis*, titre emblématique de la posture de l'auteur dans le monde, accueil et regard. Suit *Invia* (emprunté à Lucrece), petits blocs poétiques presque oraculaires. Non pas écriture automatique mais



écriture pure : « fuyant le sens, la continuité, la logique, l'expression de mes sentiments, de mes émotions, de mes ébauches d'idées, je bifurquais sans cesse afin [...] d'aller vers l'inconnu ». Dans l'État poétique enfin, l'auteur donne un bref et dense essai livrant « réflexions/fricassées, tours et retours » et ouvrant son enfance, son intimité, ses paysages clés (Le Rhin, les Causses). Ce livre dans sa diversité est un livre de désir et d'espoir comme le laisse entendre sa coda « la splendeur du monde, l'immarcescible désir de vivre, la profondeur des désirs et la quête de l'amour. Même trébuchante la parole renaîtra »

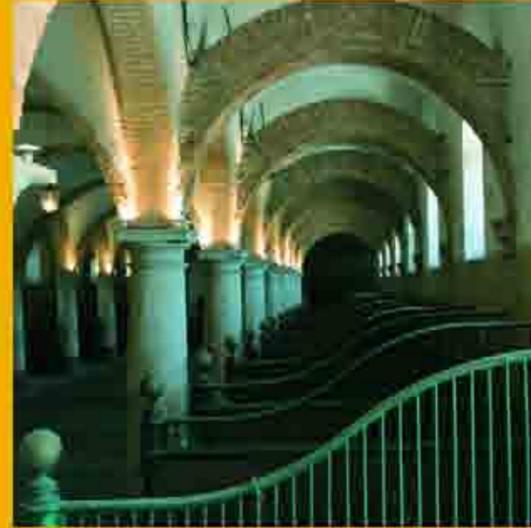
Florence Trocmé

jeanmichelplace/poésie

VIENT DE PARAÎTRE

Jean-Luc Parant
Jean-Louis Giovannoni
Serge Pey
Arlette Albert-Birot

jeanmichelplace/poésie



Cordoue a l'ambition de devenir la Capitale Culturelle de l'Europe en 2016, une autre occasion d'attribuer une telle distinction à une ville espagnole.

Cordoue, ville classée Patrimoine de l'Humanité, qui fut colonie patricienne et capitale omeyyade de Al-Andalus; Cordoue, fit de la tolérance et de la rencontre entre les cultures un signe d'identité, exemple de bonne cohabitation pacifique entre les personnes de religions et de sensibilités différentes. Plus de 62000 personnes soutiennent ce projet d'avenir.



Nous désirons également pouvoir compter sur votre soutien. Inscrivez-vous sur notre page web: www.cordoba2016.es

"En bas se trouvaient les Jardins, les vergers; en bas, l'affaire Guadalquivir puis la chère ville de Cordoue, non moins illustre que Bagdad ou Le Caire, tel un complexe et délicat instrument, et autour (Averroès le savait aussi) se dilatait vers ses confins la terre d'Espagne, où il y a peu de choses, mais où chacune semble trouver sa place de manière essentielle et éternelle."

Jorge Luis Borges, "La quête d'Averroès" (*L'Aleph*), tr. F.-M. Durazzo



carrefour de chemins

Principales distances:

Cordoue-Madrid	400	Kilomètres.
Cordoue-Barcelone	800	Kilomètres.
Cordoue-Lisbonne	600	Kilomètres.
Cordoue-Paris	1.700	Kilomètres.
Cordoue-Bruxelles	2.000	Kilomètres.
Cordoue-Rome	2.200	Kilomètres.



CÓRDOBA 2016
Ciudad Europea de la Cultura

www.cordoba2016.es

